

Claude Latta

Marie-Claudette Thévenet-Merle

*Le groupe de Résistance d'Arthun :
le comte de Neufbourg, Marguerite Gonon
et leurs compagnons*

Cahiers de Village de Forez

2012

Sommaire :

Claude Latta :

« Le groupe d'Arthur » et la Résistance forézienne p. 3

Marie-Claudette Thévenet-Merle :

Les compagnons de Résistance du comte de Neufbourg
Notices biographiques p. 34

Le "groupe d'Arthun" dans la Résistance forézienne

Claude Latta

Cette communication a été faite, sous une forme résumée, au colloque de Village de Forez qui s'est tenu au Centre social de Montbrison le 28 avril 2012. Elle a été ensuite complétée grâce à l'enquête menée par Marie-Claudette Thévenet-Merle : souvenirs recueillis, de leur vivant, auprès de son père Pierre Merle et de son oncle Jean Merle, notices biographiques des huit membres du groupe de résistance d'Arthun, d'après ces souvenirs et des entretiens (juin-juillet 2012) avec les membres des familles des six autres résistants. Ces notices biographiques sont publiées dans ce Cahier de Village de Forez.

Dans la Résistance forézienne le « groupe d'Arthun » est un cas particulier : il ne se rattache officiellement à aucun mouvement de Résistance. Il s'organise autour de deux personnalités hors du commun, le comte de Neufbourg et Marguerite Gonon. Leurs influences respectives agrègent ou relie au « groupe d'Arthun » quelques-uns des fermiers et des ouvriers agricoles du comte de Neufbourg qui suivent le « maître » dans ses engagements ainsi qu'Hélène d'Havrincourt, une cousine de Neufbourg qui possède un domaine à Pommiers, et les membres de l'équipe des *Chartes du Forez* formée de grandes personnalités intellectuelles comme Neufbourg et Marguerite Gonon eux-mêmes, mais aussi Edouard Perroy et Georges Guichard. Il y a là une alliance improbable et inattendue. Plus tard, le groupe s'est élargi en direction du mouvement *Combat* et du mouvement *Témoignage chrétien* de Feurs auxquels participe Marguerite Gonon, et ses membres se sont – au moins théoriquement – intégrés à l'AS (Armée secrète).

Le centre géographique et stratégique du groupe est le château de Beauvoir, résidence du comte de Neufbourg, situé à Arthun, près de Boën-sur-Lignon. La ferme de Biterne et un village de L'Hôpital-sous-Rochefort servent de bases pour les cachettes d'armes et l'accueil des réfractaires du STO. Le groupe a, par Yvon Morandat, des liens avec la France Libre mais n'en reçoit pas de directives.

Des publications sur le sujet existent : entre autres, les travaux historiques de René Gentgen et les témoignages de Marguerite Gonon donnés à Antoine Cuisinier et, à la demande de Didier Nourrisson, à la revue des *Cahiers d'histoire*. Mais, en 2008, de nouvelles archives se sont ouvertes : les témoignages du comte de Neufbourg et de Marguerite Gonon, donnés « à chaud » en 1946 au comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, sont enfin consultables et apportent bien des précisions et des éclairages nouveaux. Ils ont la fraîcheur d'un témoignage donné peu de temps après les faits, avant que le temps ait joué son rôle de filtre, parfois déformant, de la mémoire. L'enquête historique menée par Marie-Claudette Thévenet-Merle nous a, en outre, éclairé sur le rôle joué par les paysans d'Arthun membres du groupe de résistance organisé par le comte de Neufbourg et Marguerite Gonon.



Le château de Beauvoir, demeure du comte de Neufbourg à Arthun. Etat actuel (Photo CL, 2012)

I. 1940, le temps des choix

Pendant la campagne de France

Le 10 mai 1940 s'engage la bataille de France. Le 13 mai 1940, le comte Guy de Neufbourg, bien que réformé – il a été grièvement blessé en 1914 – et âgé de plus de 50 ans, s'engage pour combattre¹, puisque la bataille est engagée – et d'ailleurs mal engagée, ce qui est une raison supplémentaire de se battre. Il est incorporé dans la *garde territoriale*, sorte d'armée de réserve formée de territoriaux mobilisés sur place. Il commande 150 hommes qui – écrit-il plus tard – « n'ont pu tirer un seul coup de feu² ». Cependant, entre le 15 et le 20 juin, Neufbourg renseigne les autorités locales – le capitaine de Bastard à Montrond et le général Boucherie à Cuzieu – sur les mouvements allemands. Il sauve de la capture, par les renseignements qu'il lui donne, « une section d'infanterie égarée ».

¹ ADL, 23 J 29, Fonds Peycelon, témoignage du comte de Neufbourg au comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, 1946 [désormais : *Témoignage Neufbourg*, 1946].

² *Témoignage Neufbourg*, 1946.

Lors de l'invasion de 1940, les Allemands sont arrivés jusqu'à Saint-Etienne. Neufbourg doit se soumettre avec colère à un ordre de réquisition qui installe 500 soldats allemands et six officiers à Beauvoir. Mais leur présence est de courte durée. L'armistice laisse ensuite le département de la Loire en zone Sud, non occupée.

Le camouflage des armes et des munitions

Dès juillet 1940, Neufbourg fut contacté par Lucien Gidon, attaché de préfecture, et par le capitaine de Loisy, officier de l'armée d'armistice qui venait d'être nommé à Saint-Etienne et était membre du service CDM (Camouflage du matériel)³. Gidon appela Neufbourg au téléphone, Loisy vint à Feurs le 6 juillet⁴ rencontrer le comte de Neufbourg, Georges Guichard et Marguerite Gonon. Il fit aussi jouer l'amitié de Neufbourg avec le général Boucherie, ancien aide de camp de Pétain, qui habitait à Cuzieur.

Gidon et Loisy agissaient à la demande du commandant Chapuis, commandant du district de Montbrison et premier chef du CDM : il fallait cacher du matériel militaire, des véhicules, des armes et des munitions ; ceux-ci devaient être, dans la zone Sud, dont le département de la Loire faisait partie, dissimulés à l'ennemi et à la commission d'armistice. Le capitaine de Loisy avait proposé à Neufbourg de lui « louer » Biterne – d'être son locataire – afin que le propriétaire pût éventuellement nier avoir su ce qui était caché dans sa ferme : mais Neufbourg refusa, voulant prendre « toutes ses responsabilités »⁵. Les opérations de camouflage furent dirigées par le capitaine de Loisy et l'adjudant Louvion⁶. Neufbourg reçut, dans son domaine de Beauvoir, 800 000 cartouches de mitrailleuses, 25 fusils-mitrailleurs ainsi que des véhicules. D'après le témoignage de Neufbourg, la réception de ce matériel se fit en novembre 1940⁷.

Marguerite Gonon précise : « Une camionnette fut aussi cachée sous un tas de fagots près d'un étang⁸ » ; elle le fut, à la demande de Neufbourg, dans le bois qui est au sud-est de l'étang Totte. On mit la voiture sous une bâche puis sous les fagots⁹.

D'autres camions furent cachés à Poncins, à La Celle, chez Paul Guichard – sans doute contacté par son oncle Georges Guichard, membre des *Chartes de Forez*. De l'essence et des pneus furent entreposés à Feurs, grâce à l'action de deux gendarmes, Faure et Siber – ce dernier était alsacien¹⁰.

Cette attitude ne marquait pas encore une rupture avec Vichy : ces armes serviraient, on voulait le croire, à reprendre un jour le combat contre les Allemands. Marguerite Gonon note : « La constitution de ces dépôts clandestins accréditait [l'idée de] l'existence d'un "double jeu" du maréchal Pétain. Cette fable dura jusqu'au premier discours de Brinon¹¹. » « L'Appel du général de Gaulle me donna à penser qu'il devait s'entendre avec le maréchal Pétain pour donner à la France le temps de reconstituer son armée¹². » On constate que la théorie du « double jeu » de Pétain et de la complémentarité des attitudes de Pétain et de Gaulle – le bouclier et l'épée – a été vivace, au moins au début, dans l'opinion.

³ Cf. Philibert de Loisy : « Le camouflage du matériel militaire dans la Loire 1940-1944 ou l'épopée des anciens de la Diana », *Bulletin de la Diana*, tome LIX, n° 3, 3^e tr. 2000, p. 207-252 et *La première Résistance : le camouflage des armes. Les secrets du réseau CDM 1940-1944*, Paris, L'esprit du livre, 2010 [désormais : Loisy, *op. cit.*].

⁴ Loisy, *op. cit.*, p. 44.

⁵ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁶ ADL, 23 J 29, Fonds Peycelon, témoignage de Marguerite Gonon au comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, 1946 [désormais : Témoignage Marguerite Gonon, 1946]. Marguerite Gonon est seule à citer l'adjudant Louvion.

⁷ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁸ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁹ Notice biographique de Jean Merle, par Marie-Claudette Thévenet-Merle, cf. *infra*. Plus tard, le poste émetteur parachuté en 1942 fut également caché dans cet endroit.

¹⁰ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹¹ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹² Témoignage Marguerite Gonon, 1946

Hésitations

Les rapports de Neufbourg avec Vichy sont, au début, plus complexes qu'on ne l'a dit. Neufbourg écrit : « J'étais monarchiste, fondateur des syndicats agricoles, catholique et agriculteur. Monarchiste par opposition au boulangisme et autres aventures dictatoriales ¹³. » La définition du personnage par lui-même, est intéressante, d'abord par le caractère un peu hétéroclite des fonctions et des opinions par lesquelles il se définit. Il est un grand propriétaire foncier, royaliste et catholique, profondément traditionaliste, attaché au « bien commun » – d'où l'organisation de syndicats agricoles –, fier de ses innovations agronomiques (l'élevage de la carpe royale dans ses étangs et l'élevage en plein air des bovins pendant toute l'année). Mais surtout Neufbourg se range dans la catégorie de ces royalistes qui refusent les « aventures dictatoriales » et « le boulangisme » : le roi ne pourrait pas revenir par n'importe quel moyen et surtout pas au mépris des « libertés traditionnelles ». Le royalisme de Neufbourg l'a écarté, pense-t-il en 1946, des aventures hostiles aux libertés (Vichy) et du recours aux hommes providentiels (Pétain). Le soutien du comte de Paris ¹⁴ au « boulangisme » avait en effet provoqué, 50 ans auparavant, le déclin du parti royaliste. De la même façon, l'abdication – c'est le cas de le dire – du duc d'Orléans ¹⁵ face à Maurras avait mis, avant 1914, le royalisme dans la dépendance de l'Action française.

Pourtant beaucoup d'aspects de la doctrine de la *Révolution nationale* auraient pu et dû conduire Neufbourg vers Vichy : l'attachement à la terre et aux hiérarchies traditionnelles, la méfiance envers la république laïque et anticléricale et pour tout ce qui venait de la ville, le refus de la domination de l'argent destructeur des valeurs du monde chrétien, l'attention portée par le nouveau régime à l'enseignement de l'histoire locale, la faveur des notables, l'antisémitisme lui-même, très répandu dans le milieu aristocratique. Mais, heureusement, en histoire, il n'y a pas de déterminisme...

Pendant l'été 1940, le comte de Neufbourg fut, par l'intermédiaire du général Boucherie, ancien aide de camp de Pétain, pressenti pour des fonctions officielles, sans doute la présidence de la Chambre d'agriculture de la Loire ou, selon Marguerite Gonon, la responsabilité de la propagande de la Corporation paysanne.

La Débâcle avait laissé Neufbourg, pendant une courte période, un peu désemparé et hésitant : « L'armistice me sembla une erreur, mais je crus la débâcle telle que j'hésitais à comprendre. » [?] La phrase de Neufbourg n'est pas très claire : qu'hésitait-il à comprendre ? les causes de la Débâcle ? le sens du changement de régime ? la légitimité et les chances de celui-ci ? La phrase qui suit est aussi peu claire : « L'appel de de Gaulle me rendit un peu confiance, mais il était si "sans culotte" ¹⁶ que je crus le fait d'un désespéré ¹⁷. » Risquons une explication : de Gaulle affiche dans ses discours des sentiments républicains, avec des références à la tradition jacobine de la défense de la patrie en danger ; ils font penser à Neufbourg que son attitude relève d'une volonté désespérée de combattre jusqu'au bout, dans une démarche révolutionnaire.

Vis-à-vis de Vichy, Neufbourg hésita d'abord : « Vichy me sembla naïf mais honnête. » Il se reprit vite : « Je refusais pourtant d'y aller, dès le premier jour, *par instinct* ¹⁸. » Il échange alors – par l'intermédiaire du général Boucherie – un dialogue étonnant avec le Maréchal : « Le jour de l'arrivée du maréchal à Vichy, je lui fis dire : "Petit-fils d'un préfet de Mac Mahon ¹⁹, je sais par

¹³ Témoignage Neufbourg, 1946.

¹⁴ Louis-Philippe d'Orléans, comte de Paris, petit-fils du roi Louis-Philippe, chef de la Maison de France de 1883 à sa mort en 1894.

¹⁵ Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, fils du comte de Paris, chef de la Maison de France de 1894 à sa mort en 1926.

¹⁶ De Gaulle affiche dans ses discours ses sentiments républicains, avec des références à la tradition jacobine de la défense de la patrie en danger.

¹⁷ Neufbourg, témoignage 1946.

¹⁸ Neufbourg, témoignage 1946. C'est nous qui soulignons : *par instinct*.

¹⁹ Le vicomte Oscar de Poli, grand-père maternel de Neufbourg, avait été sous-préfet de Pontivy (Morbihan) de 1873 à 1876, puis préfet, démissionnaire lorsque les républicains arrivèrent au pouvoir en 1879. Historien et héraldiste, il avait souvent résidé à Beauvoir – dont il inventoria les archives – et eut une grande influence sur son petit-fils et sur son orientation vers les études historiques.

tradition que l'ordre moral est une hypocrisie qui indispose les Français ; issu d'un chasseur vert à l'armée de Condé²⁰, je sais que seul le coup des fourgons de 1810²¹ dressa les Français contre les émigrés." Le Maréchal répondit qu'il savait cela et éviterait ces erreurs²². »

La rupture de Neufbourg avec Vichy (novembre 1940-mars 1941)

A l'automne, Neufbourg estimait que le régime de Vichy allait à l'échec du fait de sa politique de collaboration, proclamée après Montoire (discours radiodiffusé du 31 octobre 1940). Neufbourg expliqua à nouveau au général Boucherie que l'histoire de la Restauration permettait de comprendre la situation. Elle avait eu de bons ministres et avait contribué au relèvement de la France mais celle-ci n'avait jamais pardonné à Louis XVIII « d'être rentré dans les fourgons de l'étranger ». Il faut, dit Neufbourg, « laisser les Allemands se débrouiller » et ne pas faire le travail à leur place.

La rupture avec Vichy se fit lorsque Neufbourg entendit à la radio, en novembre 1940, un discours de Fernand de Brinon en faveur de la Collaboration. Il dut l'écouter avec Marguerite Gonon – ou, du moins, en discuter immédiatement avec elle – car tous deux citent, dans leur témoignage de 1946, cet épisode comme décisif. Brinon venait d'être nommé, le 5 novembre 1940, *Ambassadeur de France à Paris* [sic] auprès du Haut commandement allemand à Paris et, le 17 novembre, délégué général du gouvernement dans les territoires occupés.

Nous n'avons pas retrouvé ce discours de Brinon : les discours s'adressant au peuple français étaient plutôt l'apanage du maréchal Pétain ou, plus rarement, de Pierre Laval. Il s'agit donc plus vraisemblablement d'une interview car Brinon en a donné plusieurs à ce moment-là, dans la presse et sans doute à la radio. Le thème dominant de toutes ces interviews est le même : nous avons été vaincus dans une guerre que nous avons déclenchée et dans laquelle nous nous sommes laissés entraîner après avoir tourné le dos aux accords de Munich. Nous devons en tirer les conséquences. Brinon déclare : « La Collaboration est avant tout la compréhension de la situation dans laquelle une guerre follement déclarée et la défaite ont placé la France [...]. C'est l'Allemagne qui est aujourd'hui victorieuse et qui a le droit et les moyens de présider à la formation de [la] nouvelle Europe²³. » La liberté telle que la pratiquait la France était « un abus » et il faut changer de régime politique pour s'aligner sur l'Allemagne. On imagine aisément comment Marguerite Gonon et le comte de Neufbourg durent accueillir cette invitation à se soumettre à l'inévitable...

Il n'était pas question pour Neufbourg de collaborer avec Vichy et avec l'occupant. Neufbourg était, en effet, fondamentalement un patriote : on ne discute pas avec l'ennemi provisoirement victorieux, encore moins accepte-t-on de collaborer avec lui. Le caractère de Neufbourg le poussait à penser par lui-même et sans doute à trouver une certaine jubilation à être dans la minorité. Prompt à l'indignation – « J'ai toujours été furieux²⁴ », disait-il – il sentait monter en lui une sainte colère. Non-conformiste, il en avait donné une belle illustration en 1939 lorsqu'il avait accueilli sur son domaine des réfugiés républicains espagnols et leur avait donné du travail²⁵, ce qui avait étonné à une époque où beaucoup se défiaient des « rouges » chassés d'Espagne par la victoire de Franco.

Marguerite Gonon a raconté comment se fit la rupture : « Pour tenter [Neufbourg], Vichy lui avait fait tenir un permis de circuler de jour et de nuit, ainsi qu'un fût d'essence, dont on ne verrait jamais le fond

²⁰ Les chasseurs à cheval de l'armée de Condé (chasseurs d'Astorg et chasseurs de Noinville) portaient un uniforme vert, avec un brassard aux fleurs de lys noires (portant ainsi le deuil de Louis XVI).

²¹ 1814-1815 et non 1810. En 1814 et 1815, lors des deux Restaurations, on reprocha aux Bourbons d'être « rentrés dans les fourgons de l'étranger » parce que Louis XVIII avait été imposé aux Français par le tsar de Russie et ses alliés.

²² Témoignage Neufbourg, 1946.

²³ Interview donnée à la presse américaine, citée par Gilbert Joseph, *Fernand de Brinon, l'aristocrate de la Collaboration*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 278.

²⁴ Cité par Olivier de Sugny, *Histoire de l'ANF*, Le Puy, 1992.

²⁵ Intervention orale de Marguerite Gonon devant les élèves du lycée de Beauregard (Montbrison), candidats au concours d'histoire de la Résistance, 1990 : notes de Claude Latta. Parmi ces travailleurs espagnols, se trouvait le père de François Tomas, futur président de l'université de Saint-Etienne, que Marguerite Gonon m'a dit un jour avoir « vu dans son berceau » à Arthun.

puisqu'il s'agissait de porter la bonne nouvelle. M. de Neufbourg refusa en termes violents, et devant témoins, l'une et l'autre faveur ²⁶. » Au début de mars 1941, le cabinet du Maréchal annonça à Neufbourg, par téléphone, que Pétain viendrait chez lui assister à une pêche en étang à l'occasion de la visite, les 1^{er} et 2 mars, que le chef de l'Etat ferait à Saint-Chamond à Antoine Pinay, sénateur-maire de la ville, nommé membre du Conseil national de l'Etat français ²⁷. Neufbourg, qui avait fait sans doute cette invitation avant novembre 1940 alors qu'il était en contact avec le maréchal par l'intermédiaire de Boucherie, répondit qu'il refusait de le recevoir et que cette visite était annulée ²⁸. Le camouflet était rude alors que la popularité du Maréchal était très forte. Neufbourg écrit dans son témoignage de 1946 : « Je refusai de recevoir le maréchal à son passage en Forez et j'entrepris (trop d'ailleurs) de parler contre Vichy. Je mis la photo du maréchal la tête en bas. » Ce dernier trait, brusque et provocateur, est bien dans la manière de Neufbourg ! A Arthun l'affaire fit grand bruit. Jean et Pierre Merle se souvenaient très bien que c'est à l'occasion du voyage de Pétain à Saint-Chamond et du refus de Neufbourg de le recevoir, que ce dernier avait réuni ses hommes à Beauvoir – Marguerite Gonon était là aussi – et qu'il les avait harangués avec fougue dans la cour du château leur disant que « jamais Pétain ne mettrait les pieds à Beauvoir », qu'il « avait fait fausse route dans son admiration pour lui », « qu'il ne fallait jamais s'avouer vaincu » et que « les soldats de 1914-1918 et de 1870-1871 ne devaient pas être morts pour rien ». Pendant plusieurs jours, ce fut le sujet de conversation des Arthunois ²⁹.

Neufbourg ne fit désormais pas mystère de ses sentiments, reconnaissait d'ailleurs lui-même, on l'a dit, que parfois il parlait trop et exprimait trop haut ses opinions hostiles à Vichy. Il subit alors une « mise en quarantaine » de la part de châtelains qui étaient indignés par son attitude et ne l'invitèrent plus. Il est difficile d'être rejeté par son milieu, mais Neufbourg avait le caractère bien trempé.

L'influence de Marguerite Gonon

Auprès de Neufbourg, l'influence de Marguerite Gonon avait joué aussi un rôle important : la jeune femme, âgée de 26 ans, avait quitté son poste d'institutrice à Arthun pour devenir secrétaire des Chartes de Forez. Elle avait des opinions nationalistes qui l'avaient d'abord fait se tourner vers l'extrême droite. Elle l'écrit sans détours en 1946 dans le témoignage donné à Perroy :

« Avant la guerre, j'appartenais, de goût, à la "droite". J'avais fait tout mon possible pour que le mouvement paysan de Dorgères ³⁰ s'étende. Dans le département de la Loire, la réussite avait été complète ³¹ ; les élections de 1936 en font foi. Nettement anticommuniste et antijuive (*sic*), j'étais lectrice de *Je suis partout* ³² dont je me désabonnai en novembre 1937 ³³ trouvant – il était facile de s'en rendre compte – que ce journal, de même que *Gringoire* ³⁴ et *Candide* ³⁵ étaient "vendus" : leur exaltation au moment de Munich en fut une preuve éclatante ³⁶. »

²⁶ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

²⁷ Antoine Pinay démissionna ultérieurement du Conseil national et rendit des services à la Résistance, ce qui lui valut, après la Libération, d'être relevé de l'inéligibilité qui l'avait frappé comme ayant voté, en 1940, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

²⁸ Témoignages de Jean et de Pierre Merle, recueillis par Marie-Claudette Thévenet-Merle.

²⁹ Témoignages de Jean et Pierre Merle recueillis par Marie-Claudette Thévenet-Merle.

³⁰ Henri d'Halluin, dit Henri Dorgères (1897-1985) est le fondateur, en 1934, des *Comités de défense paysans*, dont les membres ont un uniforme : les « chemises vertes » et un « chef », Dorgères lui-même. Ils réclament la formation d'un Etat autoritaire et corporatiste et défendent la petite exploitation paysanne et le protectionnisme. Dorgères fut délégué général à la propagande de la Corporation paysanne (1941) avant de critiquer son orientation (1943). Après guerre, il fut député poujadiste de 1956 à 1958. Cf. Robert O. Paxton, *Le temps des chemises vertes. Révoltes paysannes et fascisme rural 1929-1939*, Paris, Le Seuil, 1996.

³¹ Effectivement, la Loire était l'un des cinq départements français où, en 1937, le mouvement de Dorgères avait rassemblé plus de 5 000 personnes lors d'une réunion publique. Le 18 septembre 1938, 7 000 paysans s'étaient rassemblés : le plus grand rassemblement rural tenu dans la Loire depuis cent ans. Cf. Paxton, *op. cit.*, p. 225 et p. 12.

³² *Je suis partout* : journal fondé en 1930. Il s'orienta rapidement, dès 1932, vers l'extrême droite.

³³ Robert Brasillach est rédacteur en chef de *Je suis partout* à partir de juin 1937 et accentue le caractère fascisant du journal et son approbation des décisions d'Hitler et de Mussolini.

³⁴ *Gringoire*, autre journal d'extrême droite dont l'écrivain Henri Béraud était l'éditorialiste.

Tentée par la droite extrême anticommuniste et antisémite, dorgériste, lectrice de journaux qui ont versé ensuite dans la Collaboration, Marguerite Gonon, avec une courageuse franchise, ne fait donc pas mystère de son premier engagement politique. Mais, dès 1937, le patriotisme l'a emporté chez elle sur la tentation de l'extrême droite et elle a été, en 1938, antimunichoise alors que l'extrême droite applaudissait aux accords qui livraient la Tchécoslovaquie à Hitler. Elle a choisi son camp dès 1937, faisant le choix qui fut plus tard celui d'autres résistants venus de l'extrême droite comme le général de Bénouville, l'un des chefs de *Combat*, Daniel Cordier, le secrétaire de Jean Moulin, Claude Roy qui avait été journaliste à *Je suis partout*. Le frère de Marguerite Gonon, le sergent-chef Mathieu Gonon, avait été tué sur le front de l'Aisne le 7 juin 1940. Le chagrin fut terrible pour la jeune femme, c'était une raison supplémentaire de résister.

Après avoir eu, elle aussi, une période d'incertitude, Marguerite Gonon poussa donc Neufbourg dans la voie de l'intransigeance. Le colonel Gentgen écrit : « Quand [Neufbourg] eut surmonté ses hésitations, elle œuvra en étroite liaison avec lui ³⁷. »

Naissance du « groupe d'Arthun » à l'automne 1940

Neufbourg, dès le moment où, à l'automne 1940, il cache les armes de l'armée d'armistice, met « ses » hommes – fermiers et ouvriers agricoles – au courant de ce qui se passe : « J'eus besoin du silence de mes hommes [...]. » Il y avait là Charles et Claude Michel, Pétrus et Marius Durand, Jean et Pierre Merle. Le jeune Pierre Merle – il n'a que 19 ans – dit plus tard à sa fille : « Nous faisons confiance à M. le comte ³⁸. » Mais il y a eu quand même prise de parole de Neufbourg et adhésion au moins tacite de ses hommes. Marguerite Gonon assiste à la scène. Le groupe d'Arthun est constitué, bien sûr de façon informelle : les armes qui sont cachées le sont sous sa garde. On retrouve les mêmes hommes dans l'action en 1942 lors de la réception du premier parachutage – qui a lieu alors que la zone Sud n'est pas encore occupée.

Dès le début, les « hommes d'Arthun » adhèrent aux choix du comte de Neufbourg qui, lorsqu'il bascula dans l'opposition active à Vichy, fut ensuite conduit, comme il le dit, « à leur prêcher la Résistance ³⁹ ». Mais pour l'instant, celle-ci n'existe pas encore...

II. Premières actions

Des érudits entrent en Résistance

Pour les membres des *Chartes du Forez*, la guerre fut, de 1940 à 1944, un entracte à la fois héroïque et studieux : « le sire » (Neufbourg), « l'oncle Georges » (Georges Guichard) et « Christine » (Marguerite Gonon) allaient illustrer leurs pseudonymes de Résistance. Les deux premiers étaient assez transparents ; Marguerite Gonon avait pris le prénom de sa grand-mère maternelle qu'elle avait beaucoup aimée.

Cette entrée en Résistance était d'autant plus remarquable que, à la même époque, beaucoup d'« érudits locaux » se laissaient bernier par le discours de Vichy sur le « retour à la terre » et aux valeurs traditionnelles : Henri Pourrat en Auvergne, Louis Mercier à Roanne, Mario Meunier à Saint-Jean-Soleymieux et Gabriel Brassart à Montbrison...

A Beauvoir, au sein de mille dangers, on continua à travailler, ce qui était aussi, en préparant les publications futures, une façon pour les Résistants de dire que l'avenir leur appartenait : Neufbourg continuait à copier et à annoter les *Chartes* et préparait les volumes suivants ; Jean Dufour rassemblait les éléments de son futur *Dictionnaire topographique du Forez*. Edouard Perroy venait de Paris pour les

³⁵ *Candide*, fondé en 1924, était surtout un journal littéraire. Politiquement, il se situait dans la mouvance maurassienne. *Candide* fut munichois et, à partir de 1936, mène campagne sur le thème du « complot communiste ».

³⁶ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

³⁷ Colonel René Gentgen, *La Résistance civile dans la Loire*, Lyon, Editions lyonnaises d'Art et d'Histoire (ELAH), 1996, p. 54.

³⁸ Notice biographique de Pierre Merle, par Marie-Claudette Thévenet-Merle. Cf. *infra*.

³⁹ Témoignage Neufbourg, 1946.

réunions de l'équipe des Chartes du Forez. Lorsque, en 1943, il se réfugia dans le Forez, il écrivit « au cours d'une passionnante partie de cache-cache avec la Gestapo⁴⁰ » son *Histoire de la guerre de Cent ans* avant de devenir l'un des chefs de la Résistance dans la Loire. Marguerite Gonon aidait Jean Dufour pour le *Dictionnaire* et travaillait à son *Lexique du parler de Poncins*. Mais elle avait moins de temps, ayant repris du service dans l'enseignement comme institutrice remplaçante – elle fut alors institutrice à Feurs et à Rozier-en-Donzy – et, surtout, elle courait la campagne pour la Résistance.

La résistance intellectuelle : le refus d'une invitation à la conférence de Charles Maurras à Montbrison (1941)

Le 24 mai 1941, la venue de Charles Maurras à Montbrison donna à Neufbourg et aux membres de l'équipe des Chartes du Forez l'occasion de faire un coup d'éclat. Ils refusèrent en effet l'invitation qui leur avait été faite d'assister à la conférence du maître à penser de l'extrême droite française. Il s'agissait d'un refus collectif, ce qui veut dire que des hommes comme Georges Guichard et Edouard Perroy s'y sont associés. Ils le firent savoir dans une sorte de défi qui ressemblait bien à Neufbourg⁴¹.

Invité par Mario Meunier, le vieux maître de l'Action française vint faire à Montbrison, au *Lux* (aujourd'hui le cinéma *Rex*) une conférence sur Frédéric Mistral qui attira beaucoup de monde. Il y avait à Montbrison depuis longtemps un groupe très actif d'Action française. Gabriel Brassart en faisait partie et relayait les thèses maurrassiennes dans ses articles du *Journal de Montbrison* dont il était à la fois le propriétaire et le directeur. Dans sa conférence, Maurras essaya de montrer la conformité qui existait, selon lui, entre l'esthétique de Frédéric Mistral et la pensée du maréchal Pétain. Mistral était présenté comme un écrivain national et catholique. Provençal, n'était-il pas passionnément attaché à sa terre ? Mireille (*Miréio*), son héroïne, n'était-elle pas d'abord une « fille de la terre »⁴² ? Maurras déclarait que les pays du Midi, « travaillés par d'indignes propagandes » (?), « avaient [eu] besoin d'un supplément de réconfort et d'énergie morale » que l'action de Mistral leur avait donné⁴³. A l'occasion de cette conférence, Maurras visita la salle de la Diana devant laquelle il est photographié avec Mario Meunier⁴⁴ qui, à la même époque, écrivait des éditoriaux très favorables à la Révolution nationale dans le *Mémorial de Saint-Etienne*⁴⁵.

On était en pleine Révolution nationale et, de retour à Paris, Maurras écrivit dans l'*Action française* : « Ah, non, vraiment, archéologues et chartistes qui ont perpétué cette Académie de la Diana, relevé et purifié d'admirables vestiges, mis en relief de si graves beautés architectoniques (*sic*) ne pourront pas dire qu'ils ne récoltent pas ce qu'ils ont semé. Une atmosphère de piété que la France a trop longtemps ignorée, hélas, développe son auréole autour de la terre-mère, le long des rives du Lignon⁴⁶. »

Par la suite, Neufbourg manifesta régulièrement son opposition aux options « maréchalistes » de la Diana et de certains de ses membres. Il refusa de venir assister à l'assemblée générale de la Diana le 17 juin 1942 parce que le préfet de Vichy y était solennellement reçu et fit consigner sa position au procès-verbal du conseil d'administration suivant (12 septembre 1942). En mai 1943, la Diana refusa, sur l'avis de Neufbourg, de donner son patronage à l'ouvrage de Paul Chrétien sur le duc de Persigny⁴⁷ qui s'ouvrait sur une page nettement favorable à la Révolution nationale⁴⁸. Il est vrai que la situation politique avait changé.

⁴⁰ Edouard Perroy, *La guerre de Cent ans*, Paris, Gallimard, 1947, introduction.

⁴¹ Monique Luirard, *Le Forez et la Révolution nationale (juin 1940-novembre 1942)*, Saint-Etienne, Centre d'études foréziennes, 1980.

⁴² La conférence que Charles Maurras fit sur Mistral fut reproduite dans un recueil de conférences paru en 1954 : Charles Maurras, *Maîtres et témoins de ma vie d'esprit. Barrès, Mistral, France, Verlaine, Moréas*, Paris, Flammarion, 1954.

⁴³ Charles Maurras, *op. cit.*, p. 164.

⁴⁴ Photographie reproduite dans M. Luirard, *op. cit.* Cf. notre étude : Claude Latta, « Mario Meunier », *O Forez*, 2010.

⁴⁵ Cf. notre article : Claude Latta, « Mario Meunier », *O Forez*, 2010.

⁴⁶ Cité par P. Sentis, *op. cit.*, t. I, p. 220.

⁴⁷ Paul Chrétien : *Le duc de Persigny (1808-1872)*, Toulouse, F. Boisseau, 1943.

La Résistance du « groupe d'Arthun » n'était pas seulement intellectuelle. Elle fut aussi, et de plus en plus, une Résistance aux actions de l'ennemi : évasion des résistants emprisonnés ; parachutages, aide aux réfractaires du STO. En attendant on diffusait la propagande hostile à Vichy et les nouvelles données par la radio de Londres. Quelques actions « minuscules » et qui pourraient paraître puérides étaient faites, comme « crever les pneus des voitures de ces messieurs⁴⁹ » de la Collaboration...

L'équipe des Chartes du Forez : de l'érudition à la Résistance

Le groupe de Résistance d'Arthun coïncide en partie avec celui des *Chartes du Forez*. L'équipe des *Chartes du Forez* avait rassemblé, à partir de 1928-1931, quelques Foréziens, tous membres de la Diana, qui avaient fait le projet, qui pouvait sembler un peu fou, de publier toutes les chartes de leur province antérieures au XIV^e siècle, pour les mettre à la disposition des historiens et des amateurs d'histoire : affirmation de la primauté des textes et des documents pour faire une histoire sérieuse.

Il y avait là, Guy Courtin de Neufbourg, comte de Neufbourg, gentilhomme campagnard et historien, régnant sur son domaine de Beauvoir, à Arthun ; Georges Guichard, frère de Geoffroy Guichard (du *Casino*), « l'oncle Georges », le « meilleur des oncles » (Marguerite Gonon), ingénieur, chef d'entreprise (les établissements Nigay à Feurs), mécène et érudit, qui furent tous deux à l'origine de cette aventure ; Edouard Perroy, professeur à l'université de Lille avant d'être nommé à la Sorbonne, l'un de nos plus grands médiévistes, et Jean Dufour, qui fut l'auteur du *Dictionnaire topographique du Forez* ; l'abbé Merle, originaire d'Arthun, professeur aux Minimes de Lyon était chargé de dépouiller les actes aux Archives départementales du Rhône.

La jeune Marguerite Gonon – elle avait 20 ans – s'agrégea ensuite à ce groupe en 1934. Nommée institutrice à Arthun, elle rencontra le comte de Neufbourg qui lui communiqua sa passion de l'histoire du Moyen Age et la fit entrer à la fois dans l'équipe des Chartes de Forez (1934) puis à la Diana (1938). Marguerite Gonon devint secrétaire – salariée – de l'équipe des *Chartes* et abandonna provisoirement l'enseignement : elle avait d'abord été recrutée « pour préparer la documentation des notes et pour la rédaction des tables ». Elle apprit le latin, « avec enthousiasme » écrit-elle, pour pouvoir lire et interpréter les textes médiévaux ; la connaissance du « patois » l'aida à lire ces textes : en effet, beaucoup de secrétaires de l'administration comtale et de notaires foréziens, aux connaissances latines incertaines, employaient les mots de la langue francoprovençale... en ajoutant des désinences latines ! Elle devint donc l'une des membres des *Chartes* et collabora aussi au *Dictionnaire topographique du département de la Loire* de Jean Dufour.

Cette vaillante équipe dont la réputation intellectuelle commençait à gagner le monde savant – Perroy, à cet égard, était une caution – avait aussi le souci de la France. Comment ne pas l'avoir quand on est historien ? Neufbourg avait combattu en 1914 ; Marguerite Gonon avait appris le patriotisme avec son père, instituteur et combattant, lui aussi de 1914. Son frère venait d'être tué en mai 1940 ; Edouard Perroy, d'opinions très marquées à gauche, était antifasciste. Ce sont eux qui s'engagèrent précocement dans la Résistance. Neufbourg et Marguerite Gonon étaient à Arthun et à Poncins. Perroy qui habitait Paris les rejoignit ensuite lorsqu'il se sentit menacé d'arrestation. Ainsi, ces érudits, penchés toute la journée sur leurs parchemins, s'engagèrent-ils dans la Résistance.

⁴⁸ Cité par P. Sentis, *La Diana, une aventure intellectuelle*, t. I, p. 221.

⁴⁹ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

L'évasion de Gannat

En octobre 1941, Marguerite Gonon et Neufbourg, apprenant de Jean Dufour que Marie-Agnès Cailliau, la sœur du général de Gaulle, habitait à Saint-Etienne, se mirent en rapport avec elle et allèrent la voir en lui portant une carpe comme cadeau de bienvenue⁵⁰. « M. Cailliau faisait partie des conférences Saint-Vincent-de-Paul et, surtout, était visiteur de prison⁵¹. » Il était donc en contact à la prison de Saint-Etienne avec huit gaullistes condamnés pour avoir participé à l'équipée malheureuse de Dakar ou pour avoir rejoint ou tenté de rejoindre la France libre. Parmi eux se trouvait le commandant Claude Hettier de Boislambert, fait prisonnier au Sénégal alors qu'il essayait de provoquer le ralliement de cette colonie à la France libre.

Marguerite Gonon écrit : « Ces prisonniers vivaient à Saint-Etienne dans un état de misère et de saleté effrayants. » « Ils étaient au secret, dans une cellule sans air, vêtus en forçats », « couverts de vermine », affamés. « Ils ne voyaient personne, en dehors des gardiens, de monsieur Cailliau, de l'aumônier, de mademoiselle Heurtier qui, gaulliste fervente, essayait d'apporter à ces détenus un peu de réconfort⁵². » Marguerite Gonon se mit en relation avec les détenus. Mais le bruit de la préparation d'une évasion ayant circulé, les détenus furent transférés à la prison de Gannat.

Marguerite Gonon était surtout en relation avec le commandant Hettier de Boislambert : « Outre les colis, destinés à améliorer l'ordinaire de tous, je tâchais de faire comprendre à mon correspondant que je cherchais à le faire évader », ce qui n'était pas facile, la prison de Gannat étant une véritable forteresse. Le 10 avril 1942, Marguerite Gonon obtint un permis de visite et rencontra Hettier de Boislambert. Ils convinrent d'un code et d'un système de lettres qui transiteraient par la mère du commandant, la comtesse de Bonneval⁵³, qui s'était installée à Gannat⁵⁴.

A ce moment-là, Marguerite Gonon fut mise en contact avec Yvon Morandat, militant et syndicaliste chrétien, rallié à la France libre, membre du cabinet du général de Gaulle, envoyé en mission en France pour établir le contact avec les syndicats et mouvements de Résistance de la zone Sud, aider à leur regroupement et organiser leur financement. Il trouva réalisable le plan d'évasion élaboré par Hettier de Boislambert et alerta Londres. Un message codé (« Christian [le général de Gaulle] pense à Solveig [Hettier de Boislambert] » diffusé à la BBC confirma à Hettier de Boislambert qu'on s'occupait de lui. L'évasion, prévue en août, fut retardée puis compliquée par l'invasion de la zone Sud (11 novembre 1942). Elle eut lieu cependant le 2 décembre 1942. Hettier de Boislambert, Bissagnet et Pécheral purent s'évader : restés dans la cour alors que les prisonniers devaient remonter dans les cellules, montés sur le toit des toilettes pour sauter dans le chemin de ronde, ils profitèrent d'une faille dans le système de relève des sentinelles qui leur donnait un laps de temps d'une demi-heure pour escalader le mur d'enceinte de 12 m de haut grâce à une corde lancée de l'extérieur par deux résistants de Gannat... Marguerite Gonon sut qu'ils étaient arrivés à Londres en entendant le message : « Antoine [Hettier de Boislambert] bien arrivé envoie ses affections à Marie-Thérèse [la comtesse de Bonneval]⁵⁵. » Marguerite Gonon fut prévenue par les gendarmes de Boën « d'avoir à faire disparaître tous [ses] papiers compromettants » ; mais d'une part elle n'écrivait rien et ne gardait aucun papier, d'autre part la perquisition n'eut finalement pas lieu⁵⁶. Les autres prisonniers furent transférés à la prison de Riom où ils connurent encore un an de captivité.

⁵⁰ Témoignage Marguerite Gonon, 1946. Le fait est confirmé par Marie-Agnès Cailliau dans ses mémoires : Marie-Agnès Cailliau-de Gaulle, *Souvenirs personnels*, Paris, Parole et silence, 2006.

⁵¹ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁵² Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁵³ Marie-Thérèse de Bonneval, veuve d'André Hettier de Boislambert, mère de Claude Hettier de Boislambert. Il n'y avait aucune raison officielle de l'appeler comtesse de Bonneval. Elle avait sans doute repris son nom de jeune fille pour dissimuler sa parenté.

⁵⁴ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁵⁵ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁵⁶ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

Les résistants et Français libres, condamnés par la cour martiale de Gannat, prisonniers à Saint-Etienne puis à Gannat et à Riom,

Trois FFL emprisonnés à Saint-Etienne et à Gannat, évadés le 2 décembre 1942

- **Le commandant Claude Hettier de Boislambert** (né en 1906) : diplômé de l'école libre de sciences politiques, propriétaire terrien, spécialiste des questions zootechniques et ethnographiques en Afrique centrale. Lieutenant de cavalerie pendant la campagne de France. Le 16 juin 1940, il s'embarque à Brest et rejoint de Gaulle à Londres. En août 1940, il participe au ralliement du Cameroun à la France Libre ; nommé chef d'escadron, il mène une mission visant à préparer le ralliement du Sénégal. Après l'échec de la tentative de Dakar, il est fait prisonnier le 30 septembre 1940, interné à Dakar puis à Bamako, envoyé en France et condamné à mort par la cour martiale de Gannat le 13 juin 1941. Sa peine est commuée en condamnation aux travaux forcés à perpétuité.

- **Le quartier-maître de réserve Pécherai**, journaliste français, affilié à l'Intelligence Service, second du lieutenant Guérin dans le Sud marocain, arrêté en même temps que lui, condamné à 20 ans de travaux forcés.

- **L'administrateur des colonies Bissagnet**, arrêté en même temps que Claude Hettier de Boislambert, condamné à 20 ans de travaux forcés,

Quatre autres « Français libres », emprisonnés à Saint-Etienne, à Gannat puis à Riom évadés le 31 décembre 1943.

- Le gouverneur des colonies Edmond Louveau, né en 1895

Ancien combattant de 1914-1918, Croix de guerre. Docteur en droit, licencié ès lettres, ancien élève de l'Ecole nationale de la France d'outre-mer, il entre en 1920 dans cette administration. Administrateur en Côte d'Ivoire, il entend l'appel du 18 Juin et décide de poursuivre la lutte. Ayant participé aux tentatives faites, en vain, pour rallier la Côte d'Ivoire à la France Libre, il est arrêté en août 1940. Après plusieurs mois de détention en Afrique, il est ramené en France (décembre 1940) et interné à Gannat. Condamné, en octobre 1941, par la cour martiale de Gannat aux travaux forcés à perpétuité.

- **Le lieutenant Claude Guérin**, né en 1912, officier de tirailleurs marocains, il sert dans le service des Affaires indigènes au Maroc. Le 2 juillet 1940, refusant l'armistice, Guérin et sept de ses camarades, parmi lesquels le lieutenant Ter Sarkissoff, gagnent Londres. Il s'engage dans les Forces françaises libres. Connaissant bien le Maroc il reçoit pour mission de former un réseau de renseignements dans le Sud marocain. Débarqué au large d'Agadir (20 septembre 1940), il commence à remplir sa mission mais le 24 octobre 1940, est arrêté. Ramené en France, le lieutenant Guérin est traduit devant la cour martiale de Gannat et condamné, le 25 juin 1941, à 20 ans de travaux forcés.

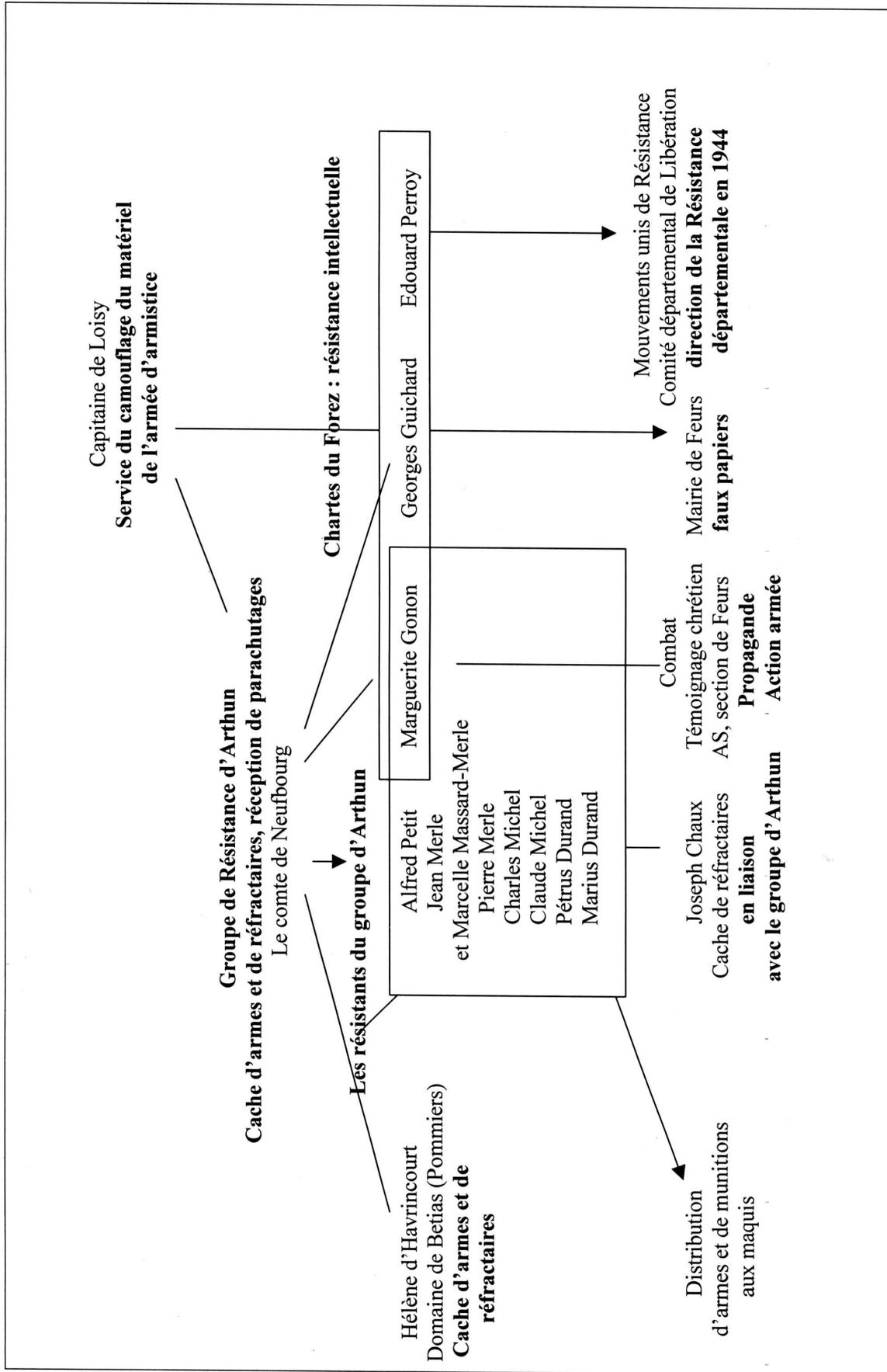
- **Le lieutenant Alexandre Ter Sarkissoff**, né en 1911, officier au 1^{er} régiment étranger d'infanterie en Algérie, détaché en stage au Maroc. Le 1^{er} juillet 1940, refusant l'armistice, il décide de rallier la France Libre avec sept de ses camarades parmi lesquels le lieutenant Claude Guérin. Avec lui, il gagne Londres, s'engage dans les FFL, l'accompagne dans sa mission au Maroc. Arrêté en octobre 1940, il est condamné en février 1941 à vingt ans de travaux forcés par la cour martiale de Gannat.

- **Le quartier-maître Jouan**, fait prisonnier alors qu'il tentait de rejoindre la France Libre. Condamné à dix ans de travaux forcés.

Un officier condamné puis gracié en 1943

Le lieutenant Ploix

Elève de Polytechnique (1927-1929), Ploix opta pour la marine en 1929. Breveté de l'école des transmissions, il entra en 1936 à l'école d'aéronautique et servait à partir de 1937 dans l'aéronavale. En septembre 1940, à bord d'un yacht de 40 tonnes parti de Marseille avec plusieurs officiers polonais, il tenta de rallier Gibraltar. Arraisonné le 7 octobre 1940, arrêté, interné et jugé par le tribunal maritime de Toulon réuni en cour martiale, il est condamné à cinq ans de détention, interné à Toulon puis à Saint-Étienne. Gracié en juillet 1943 – le régime de Vichy avait besoin de polytechniciens pour les industries qui travaillaient pour l'Allemagne ! - il fut libéré et aida Marguerite Gonon dans sa préparation de l'évasion de la prison de Riom.



Le groupe d'Arthun se structure et s'organise

Avec le parachutage de septembre 1942, le groupe d'Arthun se structure et passe à l'action, alors que, il faut le souligner, la zone Sud n'est pas encore occupée par les Allemands. Un tableau (ci-contre), essaye de faire comprendre comment le groupe d'Arthun s'est – empiriquement – organisé.

Au centre, se trouvent le comte de Neufbourg et Marguerite Gonon. Avec l'équipe des membres des Chartes du Forez, une résistance intellectuelle s'est manifestée au sein d'un milieu qui ne lui était guère favorable. Mais si certains condamnent leur attitude, on ne la dénonce pas et des solidarités, nées dans l'estime réciproque des travaux d'historiens, jouent cependant : Mario Meunier, favorable aux thèses du régime de Vichy et à sa politique de Collaboration⁵⁷, envoie l'un de ses ouvrages au comte de Neufbourg, lui écrivant, dans la dédicace, que quoi qu'il arrive « dans le malheur des temps », il restait son ami⁵⁸.

Le groupe d'Arthun proprement dit est formé de Neufbourg et de ses hommes : dans le groupe de 1940, se trouvent, outre Neufbourg, six hommes appartenant à trois familles : les frères Claude et Charles Michel, Pétrus et Marius Durand, Jean et Pierre Merle. En 1941 s'ajoute Alfred Petit, un ancien gendarme – démissionnaire – devenu le garde du domaine de Beauvoir. Ce sont les sept dont les noms ont été inscrits à la Libération sur la croix de Biterne. Neufbourg a ajouté ensuite à la liste qu'il dresse en 1959, Joseph Chaux, boucher à Arthun, qui a caché des réfractaires au STO. Mais, Joseph Chaux, proche du PC, se tient un peu en dehors, même si ses rapports avec Neufbourg se sont ensuite améliorés : il ne voulait pas, disait-il, « obéir à un noble »⁵⁹.

Une étude faite à partir des biographies des sept membres du groupe pris en 1942 montre que, hormis Alfred Petit, tous sont des hommes jeunes : leur moyenne d'âge est de 30 ans, 26 ans si l'on enlève Alfred Petit qui est un cas particulier. Ce sont des hommes jeunes mais qui sont déjà installés dans la vie (à l'époque, on commence souvent à travailler à 14 ans). Le plus jeune est Pierre Merle qui a 19 ans en 1942 (il n'est donc pas encore majeur). Tous habitent Arthun. Ils sont les fermiers de Neufbourg – à Biterne, aux Breteaux, à la Loge – ses ouvriers agricoles ou, pour Alfred Petit, le garde de son domaine, visitant avec lui son troupeau élevé « hors étable ». Marius Durand, seul, n'est ni fermier ni ouvrier agricole mais il participe souvent aux pêches d'étangs.

Quatre sur sept des hommes d'Arthun sont mariés : il est évidemment plus difficile de s'engager lorsqu'on a des responsabilités familiales. Leurs femmes étaient au courant de leurs activités. Elles ont parfois joué un rôle important, même si Neufbourg – cela ne lui venait probablement pas à l'esprit – ne les a pas mentionnées sur la croix de Biterne : citons, en particulier, Marcelle Massard, la jeune femme de Jean Merle – elle a 22 ans en 1942 et vient de se marier⁶⁰.

Notons que le groupe a varié en nombre : Alfred Petit n'arrive à Beauvoir qu'en 1941. De mars à novembre 1943, le jeune Pierre Merle est mobilisé dans les chantiers de jeunesse à Cretonay dans le Jura. Puis, en janvier 1944, rattrapé par une convocation pour le STO (Service travail obligatoire), il a refusé de partir et s'est caché dans des fermes, souvent chez des membres de sa famille, à Pouilly-les-Nonnains, à Arthun et à Bussy-Albieux.

Certains de ces hommes jouent un rôle particulier : Pétrus Durand, fermier aux Breteaux, est le chauffeur de Neufbourg et s'occupe du véhicule – qui fonctionne avec un gazogène – et, dans les bois, dirige la fabrication du charbon de bois (qui alimente le gazogène). Il est très proche de Neufbourg et a participé à de nombreuses missions (emmener et cacher les réfractaires, ravitailler les maquis en armes)⁶¹. Alfred Petit, garde du domaine, était presque constamment à Beauvoir. A une ou deux reprises, les Allemands sont passés au château en demandant à voir Neufbourg. Il les reçut, en parlant fort et en disant que « M. le comte était absent » pour que celui-ci l'entende et ait

⁵⁷ Cf. notre article : Claude Latta, « Mario Meunier », *O Forez*, art. cit.

⁵⁸ Collection de l'auteur.

⁵⁹ Notice biographique de Joseph Chaux par MC Thévenet-Merle. Cf. *infra*.

⁶⁰ Notice biographique de Jean Merle, par MC Thévenet-Merle. Cf. *infra*.

⁶¹ Notice biographique de Pétrus Durand par MC Thévenet-Merle.

le temps de se sauver. Jean Merle et sa jeune femme Marcelle ont pris de grands risques pour cacher les réfractaires au STO – ce qui n’était pas toujours une mince affaire car ils n’étaient pas toujours très disciplinés.

Il ne faut pas refuser la question : ces hommes du groupe d’Arthun se sont-ils engagés dans la Résistance parce qu’ils étaient en situation de dépendance et d’obéissance ? Nous ne le croyons pas. Il a fallu que Neufbourg leur parle et obtienne leur adhésion. Ils lui font confiance parce que, certes, celui-ci a le prestige du grand propriétaire soucieux de ses paysans, de la modernisation et de la transformation de l’agriculture, mais aussi parce qu’il est un ancien combattant, un patriote hostile à l’occupant : ne sont-ils pas eux-mêmes presque tous des fils d’anciens combattants de 14-18 ? ou même ancien combattant comme l’est Alfred Petit ? Ils ont donné leur confiance. « Nous faisons confiance à M. le comte » dit Pierre Merle ⁶². Le prestige moral dont jouissait Neufbourg est d’ailleurs frappant : encore aujourd’hui, à Arthun, on emploie souvent la formule respectueuse de « M. le comte » pour parler de Neufbourg alors que tout l’univers matériel et mental que ce dernier représentait s’est effondré et que les raisons qui auraient pu contraindre au respect ont disparu. D’ailleurs Neufbourg considère lui-même que, puisque « ses hommes » sont devenus ses « camarades de Résistance », une fraternité de combat et une égalité de dignité les unit désormais : en 1946, pour Noël, Neufbourg envoie à chacun d’eux une carte semblable à celles adressées à Jean Merle et à Alfred Petit qui ont été conservées :

- « A Jean Merle, mon camarade du groupe d’Arthun. Noël 1946. Neufbourg. »

- « Au chef Alfred Petit, gardien des 60 T. de matériel de guerre de l’AS, mon camarade du groupe d’Arthun ⁶³. »

Tous ont eu conscience du danger. Souvent ils ont eu peur. Il fallait prendre des précautions. Neufbourg lui-même se tenait sur ses gardes. Lorsqu’il allait à la messe ou se rendait à une cérémonie religieuse à l’église, il ne prenait plus la place qui lui était réservée, mais il se tenait près d’une porte autre que l’entrée principale pour pouvoir sortir plus vite ⁶⁴...

Deux femmes ont joué aussi un grand rôle dans l’histoire du groupe d’Arthun :

- Hélène d’Havrincourt, âgée de 45 ans, est souvent présentée comme « la cousine du comte de Neufbourg » – elle l’était, en fait de sa belle-sœur Edwige de Neufbourg ⁶⁵. Elle possédait un château et une vaste exploitation agricole aux Louteaux, à Chézy, près de Moulins. Mais elle a aussi un domaine et une maison à Bétias – commune de Pommiers – où elle a caché des armes dès 1940 et où elle cache ensuite des réfractaires au STO. Elle est sans doute en contact avec des maquis de l’Allier où certains réfractaires au STO sont envoyés. Elle a accompagné Marguerite Gonon pour essayer de faire libérer Neufbourg lorsque celui-ci a été arrêté.

- Marguerite Gonon, elle, est omniprésente : membre du groupe d’Arthun et de l’équipe des Chartes du Forez, ayant repris un poste d’institutrice remplaçante qui lui donne un prétexte commode pour se déplacer, elle ouvre le groupe sur l’extérieur par ses liens avec la France libre (Morandat, Hettier de Boislambert), la Résistance de Feurs (Bergeret) et de Lyon (le Père Marty). Elle va souvent à Lyon. En 1944, elle est chef du sous-secteur de l’AS à Feurs.

Premier parachutage (25 septembre 1942)

Neufbourg et Marguerite Gonon (*Christine*) participèrent à plusieurs opérations militaires ou à leur préparation : le 25 septembre 1942 eut lieu un parachutage en provenance d’Angleterre. Il avait été préparé par Marguerite Gonon et Yvon Morandat. Marguerite avait informé Neufbourg et demandé son accord, Morandat était venu à Beauvoir. Nous avons son témoignage, publié en 1994 :

⁶² Notice biographique de Pierre Merle par Marie-Claudette Thévenet-Merle.

⁶³ Notice biographique d’Alfred Petit par Marie-Claudette Thévenet-Merle.

⁶⁴ Récit de Colette Thiallier, sœur de Marcelle Merle-Massard.

⁶⁵ Edwige de Chabannes La Palice, veuve de Jean de Neufbourg (frère du comte de Neufbourg).

« Je devais rechercher des terrains de parachutage à travers la zone Sud, mais à cette époque un terrain pour être homologué devait être visité par un agent ayant reçu en Angleterre même l'instruction nécessaire. J'espérais voir mon radio arriver rapidement et j'avais signalé plusieurs terrains tant dans la région de Montluçon que dans la vallée de la Loire, près de Feurs [...]. À Feurs, j'avais trouvé un résistant d'un tout autre genre. Le comte de Neubourg était l'héritier d'une vieille et noble famille. C'était un aristocrate très à cheval sur les principes et les droits que lui conféraient son rang et sa fortune. Il avait milité dans les rangs royalistes avant guerre [...], il était anti-allemand et gaulliste et vomissait Pétain et surtout Maurras qu'il haïssait autant qu'il l'avait aimé ⁶⁶. »

Marguerite Gonon avait pris avec Morandat les mesures des dimensions de la prairie sur laquelle le parachutage aurait lieu. Neubourg avait mobilisé ses hommes. Le parachutage eut lieu à Biterne, Neubourg prêtait ses terres et ses hommes. Il y participa avec ses hommes. Il y avait aussi M^{lle} d'Havrincourt. Le message annonçant le parachutage disait : « Bien le bonjour à la bonne dame ! » Les containers parachutés apportaient des armes (surtout des pistolets MAS), du papier pour les journaux clandestins et du matériel d'imprimerie et un poste émetteur qui, d'abord caché chez M^{lle} d'Havrincourt, fut remis en 1943 au RP Marty, du Prado de Lyon.

Marguerite Gonon n'assista pas à ce parachutage. Elle écrit : « Je ne pus assister à ce parachutage, il y avait eu la veille des arrestations à 6 km de chez moi. Chaque carrefour avait sa brochette de gendarmes. De plus, je savais que le commissaire de police de Montbrison, monsieur Alexinsky, avait fait, sur ordre de Vichy, une enquête dans le village pour obtenir des renseignements sur mes activités ⁶⁷. »

Pierre Merle a raconté le parachutage, l'intensité de l'attente d'un événement aussi « extraordinaire », le « vrombissement » de l'avion, les hommes couchés sur le dos pour figurer une croix avec leurs lampes à dynamo. Pierre Merle, Charles Michel, Jean Merle figuraient avec leurs lampes le montant de la croix et, de chaque côté, Claude Michel et Pétrus Durand marquaient les extrémités des bras de la croix. La croix, vue du ciel, ne pouvait pas se confondre avec les reflets d'eau des étangs ⁶⁸. Pendant le parachutage, les enfants de Claude, fermier de Neubourg à Biterne furent réveillés par les avions et disaient : « Maman ! Maman ! il y a des parapluies qui tombent ⁶⁹. » Après le parachutage, les hommes présents ont ramassé les containers qui ont d'abord été cachés dans une étable où préalablement on avait confectionné une fausse crèche, avec un faux fond. La toile des parachutes fut brûlée dans une chaudière. Une des filles de la ferme avait gardé un petit bout de toile de parachute pour habiller sa poupée ; sa mère le lui prit et jeta ce morceau de toile dans le foyer de la chaudière. La réaction de sa mère l'a tellement surprise, qu'elle comprit que ses parents avaient peur. Les enfants durent promettre un silence absolu ⁷⁰.

Le silence des participants à la réception du parachutage fut total. Neubourg : « Même des gens avec qui on était mal n'ont jamais rien dit ⁷¹. » On mesure, dans cette histoire, quel était le rayonnement personnel de Neubourg, capable d'entraîner ses paysans dans l'illégalité et, combien la loi du silence, dans un village, joue en faveur des membres de la communauté.

L'invasion de la zone Sud : des armes dans les étangs

Le 8 novembre 1942, le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord provoque l'invasion de la zone Sud par les Allemands. Dès l'annonce du débarquement, Neubourg craint pour les matériels militaires qui sont cachés chez lui. Il ne sait pas que Vichy a livré à l'ennemi les plans de

⁶⁶ Yvon Morandat, « Souvenirs inédits », *Cahiers de l'IHTP*, [Institut d'histoire du temps présent], n° 29, septembre 1994, p. 93-94.

⁶⁷ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁶⁸ Témoignage Pierre Merle, « Notice biographique de Pierre Merle » par Marie-Claudette Thévenet-Merle Cf. *infra*.

⁶⁹ *Marguerite Gonon parle...*, texte recueilli (1987), publié et annoté par Antoine Cuisinier, *Village de Forez*, supplément au n° 81-82, 2^e trimestre 2000 et Notice biographique de Claude Michel par Marie-Claudette Thévenet-Merle (témoignage de la fille de M^{me} Castor, Claude Michel).

⁷⁰ Notice biographique de Claude Michel par Marie-Claudette Thévenet-Merle.

⁷¹ Témoignage de Neubourg, recueilli par Monique Luirard, *op. cit.*, p. 314.

stockage des armes camouflées en 1940. Lucien Gidon (*Lucien* dans la Résistance), attaché de préfecture à Saint-Etienne, et qui fut le sous-préfet de Montbrison à la Libération, avertit Neufbourg de la nécessité de cacher les armes dans un autre lieu. Neufbourg, « jamais à court d'une idée neuve ⁷² » proposa de laisser les armes dans les caissons étanches (des caisses en bois doublées de zinc à l'intérieur) dans lesquels elles avaient été livrées et de les immerger dans ses étangs. Lucien Gidon donna alors son accord par un appel téléphonique codé ⁷³.

Pétrus et Marius Durand, Alfred Petit, Claude et Charles Michel, Pierre et Jean Merle, Alfred Petit et, bien sûr, Marguerite Gonon et Hélène d'Havrincourt participent à l'opération. Marguerite Gonon raconte : « Nous avons passé la nuit du 9 au 10 novembre et du 10 au 11 novembre à transporter ces huit cent mille cartouches avec des tombereaux munis de pneus, des chevaux, et on a tout transporté dans le grand étang ; on a eu un froid épouvantable ! Je crois que jamais de ma vie, je n'ai eu aussi froid parce que je faisais le guet ; les hommes eux marchaient à côté des chevaux et moi je surveillais parce qu'il y avait quand même le passage de la route, il fallait faire attention ⁷⁴. »

Neufbourg complète ainsi ce témoignage : « Cela prit trois nuits. Une patrouille allemande arriva de Biterne enfin vide le 4^e matin. Le ministère Laval avait livré à l'ennemi les noms des dépositaires ⁷⁵. »

Le 20 novembre 1942, des gendarmes entamèrent des perquisitions : il y en eut quatre ; la commission d'armistice, dirigée par le capitaine Otto, leur succéda deux fois en décembre, « accompagnée d'un capitaine français et de commissaires de police français » ⁷⁶. Neufbourg écrit : « Les préfets Potut ⁷⁷ et Angeli ⁷⁸ crièrent beaucoup, me menacèrent, mais ne me firent pas arrêter. Il est vrai que le capitaine de gendarmerie assurait n'avoir rien trouvé ⁷⁹. »

II. Face aux Allemands

La participation à la Résistance locale

Le groupe d'Arthun ne pouvait, malgré sa tendance à l'indépendance totale, rester complètement isolé. Marguerite Gonon se mit en rapport avec la Résistance de Feurs, par l'intermédiaire de l'abbé Ploton. Le groupe de Feurs, écrit Marguerite Gonon, avait été « formé sur les conseils de l'abbé Ploton, curé de la Nativité de Saint-Etienne » et avait « surtout comme tâche de diffuser *Témoignage chrétien* et *Combat*. Il s'occupait aussi de trouver des cachettes pour ceux que la police française ou allemande recherchait (et il commençait à y en avoir beaucoup) » ⁸⁰. Marguerite Gonon nous dit, dans son témoignage, que les deux membres les plus actifs du groupe de Feurs étaient :

- Jean Bergeret, un étudiant en médecine de 19 ans, désintéressé et « d'une bravoure poussée parfois jusqu'à l'imprudence », actif et plein d'humour : « C'est celui que je préfère de tous mes camarades de Résistance » écrit Marguerite Gonon ⁸¹. Jean Bergeret était l'animateur de la Résistance chrétienne dans la Loire, organisait la diffusion des *Cahiers du Témoignage chrétien* et du *Courrier du témoignage chrétien* ; il devint ensuite l'adjoint de Jean Perrin à *Combat*. Puis, le commandant Marey lui confia des responsabilités militaires à l'ORA (Organisation de Résistance de l'armée) et à l'AS (Armée secrète). Il mit aussi sur pied un réseau départemental de médecins qui acceptèrent de

⁷² Lucien Gidon : « La Résistance à Montbrison. Souvenirs... », *Village de Forez*, n° 6, avril 1981, p. 3-15.

⁷³ Lucien Gidon : « La Résistance à Montbrison... », art. cit.

⁷⁴ Marguerite Gonon parle..., *op. cit.*, p. 21.

⁷⁵ Témoignage Neufbourg, 1946. Neufbourg parle de trois nuits pour déménager le matériel, Marguerite Gonon, de deux nuits.

⁷⁶ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁷⁷ Georges Potut, préfet de la Loire de 1941 à 1943.

⁷⁸ Alexandre Angeli, préfet régional à Lyon de 1940 à 1944.

⁷⁹ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁸⁰ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁸¹ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

soigner les résistants blessés. Il termine la guerre dans l'armée française sur le front d'Italie. On sent dans son témoignage de 1946 que Marguerite Gonon a de l'admiration pour le jeune homme. Il devint après guerre l'un des plus grands psychanalystes français⁸².

- M. Gouget, charcutier à Feurs, « d'un dévouement sans bornes », ayant « une foi absolue dans la victoire », haut en couleur et parfois imprudent : « Nous l'appelions Tartarin dans l'illégalité⁸³ », dit Marguerite Gonon qui résistait difficilement à faire un bon mot.

Le grand regret de Neufbourg fut cependant de ne pas réussir à former un groupe armé opérationnel qui aurait pu être formé aussi de résistants boënnais⁸⁴. La méfiance joua son rôle : Neufbourg se méfiait de gens de la ville et de leurs « bavardages » ; et à Boën, le caractère fantasque et parfois imprévisible de Neufbourg était connu...

Visites à Beauvoir

La participation à la Résistance locale et régionale – et même, par l'intermédiaire de Morandat – à la Résistance nationale, amenait à Beauvoir des visiteurs de l'ombre. Témoignage de Neufbourg : « M^{lle} Gonon faisait les liaisons avec Lyon et m'y conduisit pour voir « Mareuil » [Morandat]. » Il était aussi prévu de rencontrer « Narbonne », l'un des chefs du mouvement *Franc Tireur*, mais la rencontre n'eut finalement pas lieu. Neufbourg fut bien étonné d'apprendre ensuite qu'il s'agissait du grand historien Marc Bloch « [son] correspondant en études médiévales » : Neufbourg avait, en effet, écrit plusieurs articles dans les *Annales*, la revue fondée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre.

Neufbourg écrit : « M^{lle} Gonon me mit dès 1941 en rapport avec divers autres agents de la Résistance que j'hébergeai et dont j'ai oublié les pseudonymes : Montagne, Vigneron, etc. Le bon Père Marty qui prit l'émetteur et fut arrêté de ce fait et tué en Allemagne⁸⁵. » Beauvoir était assez loin de Lyon pour que des chefs de la Résistance lyonnaise y trouvent provisoirement refuge et suffisamment proche pour avoir avec eux des relations normales et suivies et recevoir des responsables en mission.

Identification des personnes citées par Neufbourg : René Vigneron était un ancien polytechnicien réfugié à Lyon et qui devint l'un des chefs de l'AS dans la région lyonnaise. Arrêté lors d'une réunion clandestine, il fut déporté et est mort au camp de Dora. Montagne pourrait être Rémy Montagne⁸⁶, étudiant en droit, grièvement blessé pendant la campagne de France de 1940, il avait diffusé *Témoignage Chrétien* ; il était devenu, à Lyon, délégué général de l'ACJF (Action catholique de la jeunesse française), il prit position contre le STO puis gagna les maquis de Savoie. Quant au Père François Marty, c'était un prêtre du Prado – une communauté fondée par le père Chevrier au sein d'un quartier ouvrier de La Guillotière à Lyon –, aumônier de la prison Saint-Paul à Lyon. Résistant, il fut arrêté en 1943, déporté à Pforzheim en janvier 1944 et fusillé le 30 novembre 1944.

Au total, les hommes qui sont venus à Beauvoir étaient des responsables des mouvements de la Résistance chrétienne, importante à Lyon et résolument antinazie : ils avaient vu que le nazisme était non seulement un nationalisme expansionniste mais aussi un néopaganisme hostile à la

⁸² Jean Bergeret, né en 1923, était le fils d'Henri Jules Bergeret (1897-1982), ingénieur SNCF, membre de la CFTC et des Equipes chrétiennes, futur député MRP de la Loire entre 1946 et 1951. Jean Bergeret, après la fin de la guerre, s'est orienté vers la psychanalyse et a été en 1957 l'un des fondateurs du Groupe lyonnais de psychanalyse. Il est devenu un grand psychanalyste, à la fois, comme clinicien (soins aux toxicomanes), et comme théoricien, auteur du concept de *violence fondamentale*.

⁸³ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁸⁴ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁸⁵ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁸⁶ Un doute subsiste car « Montagne » était aussi le pseudonyme de Vigneron. Mais Rémy Montagne faisait partie, comme le père Marty et Marguerite Gonon, de *Témoignage chrétien* et Neufbourg dit qu'il ne les cite pas par leurs pseudonymes.

conception occidentale de l'homme – l'humanisme. Marguerite Gonon était en contact avec ces mouvements.

La ferme de Biterne et le « maquis » de Rochefort

La mise en œuvre du Service du travail obligatoire, au début de 1943, changeait les priorités. La ferme de Biterne fonctionna comme centre de « triage » pour accueillir puis répartir les réfractaires au STO. Marguerite Gonon effectuait ce travail de répartition et interrogeait les réfractaires qui étaient souvent indisciplinés et imprudents et acceptaient mal de ne pas pouvoir sortir. Neufbourg raconte : « Nous dirigeons les durs vers les maquis en formation, notamment en Velay et en Dauphiné. Les timides (*sic*) étaient répartis dans les domaines des paysans affiliés ⁸⁷. » Une filière d'évasion vers le Vercors fut aussi organisée. Certains des réfractaires des monts du Forez furent incorporés en 1944 dans une unité combattante de l'Armée secrète.

Les réfractaires étaient aussi dispersés dans les fermes et les maisons : à la Loge, Jean et Marcelle Merle ont caché de nombreux réfractaires ⁸⁸. Joseph Chaux a caché à Arthun, dans une chambre située au-dessus de sa boucherie, des réfractaires ou des jeunes gens recherchés par les Allemands : cache provisoire, le temps de trouver un refuge plus sûr. Joseph Chaux a caché, entre autres, Etienne Massard et, en janvier 1944, Augustin Roche, âgé de 17 ans ⁸⁹. A Biterne, il y avait plusieurs réfractaires : André Thomas, de Souternon, Bonardel qui travaillait dans une banque à Feurs, Jean Venet d'Arthun, et Pierre Merle. Le romanesque – mais aussi la peur et la maîtrise de la peur – appartenaient à la vie quotidienne : chez Poyet, on fut brusquement averti que les Allemands arrivaient. Pierre Merle raconte : « Tous [les réfractaires] se levèrent et d'un bond [et] sautèrent par la fenêtre de derrière [...] [Ils] se rendirent à l'étang en rampant, se placèrent sur un radeau en jonc fait pour ce genre d'événements. Ils restèrent sur ce radeau, au milieu des roseaux, trois jours durant. Jean et Claudette âgés d'une dizaine d'années leur apportaient leurs repas ⁹⁰. »

Des réfractaires furent aussi cachés à Rochefort. Un prêtre, l'abbé Michel, vicaire à Feurs, prêta la maison de ses grands-parents à Rochefort et on loua d'autres maisons inhabitées ; en mars 1943, le « maquis » de Rochefort – qui était plus un refuge qu'un maquis combattant – fut installé à 2 km au nord-ouest de L'Hôpital-sous-Rochefort, puis à Saint-Georges-en-Couzan. « Bergeret y aménagea ce qu'il fallait pour une ferme dans la montagne et monsieur de Neufbourg y fit amener les garçons. Ils travaillaient un peu plus qu'à Biterne mais se montraient tout de même ⁹¹. » Le brigadier Périchet, de la gendarmerie de Boën, avertit « à temps » Marguerite Gonon que les Allemands allaient monter à Rochefort et « le groupe fut dispersé » ⁹².

⁸⁷ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁸⁸ Notice biographique de Jean Merle par Marie-Claude Thévenet-Merle. Cf. *infra*.

⁸⁹ Notice biographique de Joseph Chaux par Marie-Claudette Thévenet-Merle. Cf. *infra*.

⁹⁰ Témoignage de Pierre Merle. Notice biographique par Marie-Claudette Thévenet-Merle. Cf. *infra*.

⁹¹ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

⁹² Témoignage Marguerite Gonon, 1946.



La ferme de Biterne, aujourd'hui musée des étangs de la réserve de Biterne (photo CL, 2012)



La plaine du Forez près de Biterne

L'arrestation de Neufbourg

Les arrestations frappaient les résistants : le RP Marty, à Lyon, M. et M^{me} Cailliau à Saint-Etienne (avril 1943), la femme et le fils de Gouget à Feurs (septembre 1943). L'état se resserrait autour des membres du groupe d'Arthun.

Des rumeurs attirèrent l'attention du SD (*Sicherdienst*), service de sécurité allemand. En juin 1943, Vignerou avertit Neufbourg qu'il avait été dénoncé par un « ancien réfractaire passé aux Allemands ⁹³ » et qui tenait ses renseignements « des bavardages et vantardises des gens aux cafés de Boën ⁹⁴ ». Il lui ordonna de disperser les 18 réfractaires qui étaient encore à Biterne et de « prendre [lui]-même le large ». Neufbourg prit quelques précautions : il dispersa les réfractaires, fit partir de Beauvoir son neveu et héritier Jean de Neufbourg qui gagna l'Algérie et s'engagea dans l'Armée d'Afrique. Allait-il partir lui-même ? Sa femme, Thérèse de Neufbourg ⁹⁵, lui conseilla de rester, lui faisant remarquer qu'en son absence « on interrogerait les habitants, et que, sur le

⁹³ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁹⁴ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁹⁵ La comtesse de Neufbourg était d'origine polonaise, née comtesse Thérèse Zamoyska (1879-1960). Mariée en 1^{res} noces à Varsovie en 1899 au comte Jakob Potocki, divorcée en 1912 ; mariée en secondes noces à Szczuczyn (5 juillet 1913) à Guy Courtin de Neufbourg.

nombre, quelqu'un parlerait peut-être ⁹⁶ » : Neufbourg, déjà parti, revint au château. Le 1^{er} septembre 1943, il fut arrêté à Beauvoir, où il avait des invités, au cours d'un épisode mouvementé. Neufbourg raconte :

« Cinq gestapos de Saint-Etienne qui me tiraient dessus me manquèrent, me rattrapèrent, me rouèrent de coups de crosses de pistolet, de bottes, de poings, de gifles, de coups de canne, parce que je refusais d'obtempérer. Bref ils m'arrêtèrent ⁹⁷. »

Neufbourg poursuit : « Je signale le courage de mes hôtes, des cousins de ma femme, LL. AA. RR. ⁹⁸ les princes et princesses de Bourbon-Siciles et d'Orléans ⁹⁹, qui protestèrent contre la brutalité des gestapos, [le courage] du docteur Charlot, de Boën, qui s'approcha de moi, malgré les menaces, du curé Rolly qui m'administra ¹⁰⁰ de loin ; du jeune Côte qui chanta la *Marseillaise* en conduisant son tombereau sur la route où était la voiture allemande dans laquelle j'étais jeté et surveillé. Mes hommes étaient ou alignés contre le mur ou s'étaient échappés comme convenu pour alerter les réfractaires ¹⁰¹. »

Neufbourg fut transféré à l'Hôtel du Parc à Feurs, ensuite à Saint-Etienne au Nouvel Hôtel puis à la caserne Grouchy. Il fut « laissé deux jours sans manger ». « Je fus », écrit-il, « passé à tabac », « interrogé à coups de pied dans la tête, etc. par les Oberfeldwebels Walter Pruss et Otto Schrotten. Je fus sauvé par l'Oberfeldwebel Albert Ebel qui s'interposa : il était temps ¹⁰² ». Puis Neufbourg fut torturé par la Gestapo : il eut trois fractures à la tête, au front, à la mâchoire et à une pommette. Lorsqu'elle le vit pour la première fois après son arrestation, Marguerite Gonon dit qu'il avait la tête « comme un seau ¹⁰³ ». Plusieurs éléments jouèrent, au final, dans le sens de sa libération :

- Neufbourg comprenait et parlait l'allemand. Il comprit que les Allemands n'avaient pas de preuves contre lui. Son ami Olivier de Sugny rapporte : « Affalé sur une table, il m'a raconté qu'un écouteur téléphonique avait été laissé à côté de lui ; cela lui permit d'entendre les questions posées en allemand par la Gestapo à la Feldgendarmerie ; un moment se passe et réponse sèche de la Feldgendarmerie : « Der Graf, er hatt gar nicht » (le comte, il n'[y] a absolument rien) ¹⁰⁴. Les mauvais traitements – passage à tabac, morceaux de bois sous les ongles, nuit passée dans un placard – continuèrent mais Neufbourg, sachant qu'on n'avait pas de preuves contre lui, put nier avec encore plus de conviction et de vraisemblance.

- Avec une obstination rageuse, Marguerite Gonon alla tous les jours, d'abord avec M^{lle} d'Havrincourt, puis seule, pendant dix-sept jours consécutifs, à la Gestapo pour protester de l'innocence de Neufbourg, demander à être interrogée pour que les Allemands reconnaissent que ses réponses concordaient avec celles de leur prisonnier, porter la pétition que les habitants d'Arthun, à l'initiative de l'abbé Rolly, curé de la paroisse, avaient tous signé pour obtenir sa libération ¹⁰⁵.

⁹⁶ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁹⁷ Témoignage Neufbourg, 1946.

⁹⁸ Abréviations de *Leurs Altesses Royales*.

⁹⁹ Il s'agit de Charles de *Bourbon-Siciles* (1870-1949), infant d'Espagne et de sa seconde femme Louise d'*Orléans*, fille de Philippe, comte de Paris, petit-fils du roi Louis-Philippe. Ils étaient sans doute accompagnés d'Isabelle de Bourbon-Siciles (1904-1985), fille du premier mariage de Charles de Bourbon-Siciles. Elle avait épousé en 1929 le comte Jan Zamoyski. C'est la seule configuration familiale possible où l'on trouve des Zamoyski, parents de la comtesse de Neufbourg, et des princes de Bourbon-Siciles et d'Orléans.

¹⁰⁰ « Administrer » : donner l'extrême-onction.

¹⁰¹ Témoignage Neufbourg, 1946.

¹⁰² Témoignage Neufbourg, 1946.

¹⁰³ *Marguerite Gonon parle...*, *op. cit.*

¹⁰⁴ Olivier de Sugny, *Histoire de l'ANF* [Association d'entraide de la noblesse française], Le Puy, 1992, p. 122.

¹⁰⁵ *Marguerite Gonon parle...*, *op. cit.*

Finalement, Neufbourg fut libéré : « Après cinq interrogatoires et ma tête désenflée, mes jambes rendues serviables, la Gestapo me relâcha, je crois sur l'avis de Neuman ¹⁰⁶, qui me protégea apparemment, mais était-il sincère ¹⁰⁷ ? »

Dans son témoignage de 1946, Neufbourg rend hommage au courage et au soutien de tous : « M^{lle} Gonon et M^{lle} d'Havrincourt eurent le courage d'aller plusieurs fois à la Gestapo pour protester de mon innocence, ce qui me flatta : *elles savaient donc que je ne parlerai pas* ¹⁰⁸. » M. Lequerica, ambassadeur d'Espagne à Vichy ¹⁰⁹, intervint également à la demande du prince de Bourbon-Siciles ¹¹⁰ mais « on ne sut jamais si cela fut efficace » : « Je ne crois pas » écrit d'ailleurs Neufbourg.

Pendant la détention de Neufbourg, Marguerite Gonon s'aperçut que, du fait de la sécheresse, le niveau de l'étang de la Loge dans lequel les caisses de munitions étaient cachées, baissait. Marguerite Gonon : « Alors, j'ai fait vider l'étang qui était au-dessus. » Les caisses furent alors à nouveau complètement recouvertes par l'eau ¹¹¹.

L'évasion de Riom, un réveillon mouvementé (31 décembre 1943-1^{er} janvier 1944)

Depuis l'évasion de Gannat, il n'était plus question de faire des visites aux prisonniers, transférés, on l'a dit, à la prison de Riom. Marguerite Gonon reprit cependant très vite contact, à l'occasion de Noël 1942, avec le lieutenant Guérin en lui envoyant des colis. Dans les colis de pâté de viande, des messages écrits sur des feuilles de papier à cigarettes et glissés dans un tube de pierre à briquet purent être transmis : on avertissait d'abord les prisonniers que le commandant Hettier de Bois Lambert était bien arrivé à Londres et avait établi le contact (« la voiture du terrible Toto est au garage »). On s'occupait maintenant des autres prisonniers, de leur envoyer des colis et de l'argent – et de préparer une évasion. 100 000 francs furent remis par Morandat à Marguerite Gonon pour la comtesse de Bonneval. Mais Marguerite Gonon avança aussi personnellement des sommes d'argent qui furent envoyées en plusieurs fois aux officiers emprisonnés qui étaient sans ressources parce que tous leurs biens avaient été confisqués à la suite de leur condamnation. Seul, note-t-elle avec un peu d'amertume, le lieutenant Guérin eut le souci de lui rembourser plus tard les 5 000 francs qu'elle lui avait envoyés ¹¹².

Le lieutenant Guérin fut le principal correspondant de Marguerite Gonon : il lui fit passer « dans le dos d'un livre », « le plan de leur prison, l'emplacement de leur cellule (celle-ci était heureusement au rez-de-chaussée) et l'empreinte des clefs ¹¹³ ». Les renseignements furent transmis à Montserret (« Alexandre »), le remplaçant de Morandat – « qu'il ne valait pas » – et qu'elle rencontra à Lyon chez M^{lle} Dubreuil (« Nicole »), rue Sébastien-Gryphe, à Lyon, dans le quartier de la Guillotière. « Alexandre » manifestant peu de zèle pour une mission qui lui paraissait secondaire, M^{lle} Dubreuil mit Marguerite Gonon en relation avec le RP Marty, aumônier de la prison Saint-Paul, qui promit de s'occuper des prisonniers. Il vint même à Beauvoir où on lui remit le poste émetteur qui avait été parachuté. Mais, peu de temps après, il fut arrêté, déporté puis fusillé ¹¹⁴.

¹⁰⁶ Neuman était l'interlocuteur auquel Marguerite Gonon avait prêté l'innocence de Neufbourg.

¹⁰⁷ Témoignage Neufbourg, 1946.

¹⁰⁸ Témoignage Neufbourg, 1946. C'est nous qui soulignons : *elles savaient donc que je ne parlerai pas*.

¹⁰⁹ José Félix de Lequerica Erquiza (1891-1963), ambassadeur de l'Espagne franquiste à Vichy jusqu'en 1944, date à laquelle il devint ministre des Affaires étrangères. Le prince Charles de Bourbon-Siciles pouvait faire intervenir un diplomate franquiste car il était favorable au régime ; l'un de ses fils, le prince Charles, avait été tué du côté nationaliste pendant la guerre civile.

¹¹⁰ Témoignage Neufbourg, 1946.

¹¹¹ Marguerite Gonon : « En ce temps-là... » [souvenirs de Résistance de Marguerite Gonon], *Cahiers d'Histoire*, revue d'Histoire des universités de Lyon, Grenoble, Clermont, Saint-Etienne et Chambéry), 1994, tome XXXIX, n° 3-4, p. 177-190.

¹¹² Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹¹³ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹¹⁴ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

Il fallait pourtant trouver un moyen de communiquer avec Londres. Marguerite Gonon demanda à Dora Rivière, qu'elle connaissait et qui était responsable du COSOR (Comité des œuvres sociales de la Résistance) à Saint-Etienne, de l'aider. Dora Rivière la mit en contact avec Vigneron qui promit de s'occuper des prisonniers. Marguerite Gonon lui confia les plans remis par Guérin. Pour que la correspondance de Guérin avec l'extérieur soit moins suspecte aux autorités, Marguerite Gonon demanda à Hélène Martinon, la fille des hôtes de Perroy à Rozier-en-Donzy, d'écrire aussi à Claude Guérin. « Les deux correspondants – écrit Marguerite Gonon – se piquèrent à leur propre jeu et [...] cet épisode s'est terminé par un mariage. Mes lettres, donc, n'avaient rien de suspect, j'y parlai surtout d'Hélène Martinon, les gardiens se délectaient des progrès du flirt, et n'avaient pas idée de chercher des messages, glissés entre deux confidences ¹¹⁵. »

La libération du lieutenant de vaisseau Ploix, gracié par le Maréchal en juillet 1943, permit à Marguerite Gonon d'avoir des renseignements précis sur la possibilité et les moyens d'une évasion. Au cours d'une entrevue, à Saint-Etienne, chez Dora Rivière, entre Marguerite Gonon, Dora Rivière, Vigneron et le lieutenant Ploix, on arriva à la conclusion que la seule possibilité d'évasion était d'emprunter le souterrain qui reliait le vieux château-prison et le palais de justice, souterrain que l'on avait remis en usage pour le procès de Daladier et de Blum. L'évasion fut préparée en grande partie par le lieutenant Ter Sarkissoff, avec la complicité du comptable de la prison, Krier ¹¹⁶ et à l'extérieur par l'Armée secrète et l'officier chargé de conduire le commando, Glotz (« Rolland »), un jeune universitaire, « docteur ès lettres » ¹¹⁷. Elle fut retardée par l'arrivée d'un prisonnier de marque, le général de Lattre de Tassigny qui accepta d'abord le principe d'une évasion en commun puis qui, finalement, s'évada seul ¹¹⁸.

Les prisonniers s'évadèrent finalement dans la nuit du 31 décembre 1943 au 1^{er} janvier 1944 : on avait pensé que, cette nuit-là, la surveillance se relâcherait. Un moment émouvant que relate Edmond Louveau : « Le comptable Krier, sous prétexte de ravitaillement, se rendit dans la cave aux provisions, ouvrit les quatre portes du souterrain, permit à quatre gaillards de l'Armée secrète, conduits par un officier, de s'introduire dans la cave. L'officier passa par le soupirail dont nous avions scié les barreaux [...] ; conduit par Krier, il entra dans la cour et ouvrit la porte de notre cellule à la minute fixée... Il vint à nous, se présenta à mi-voix : "Rolland" et murmura ces mots : "Gouverneur Louveau, capitaine ¹¹⁹ Guérin, capitaine Sarkissoff, lieutenant Jouan, d'ordre du général de Gaulle, suivez-moi." Moment émouvant, le plus émouvant peut-être de ma vie ¹²⁰. »

Après avoir franchi la cour et – non sans difficulté – le soupirail qui permettait de gagner le souterrain, « tous ensemble – écrit Edmond Louveau – nous nous engageâmes dans le souterrain et nous atteignîmes le palais de justice. À cette heure-là – 19 h 30 – le concierge s'était retiré dans sa loge [...] et devait préparer son réveillon. L'officier de l'Armée secrète n'eut donc aucune difficulté, au moyen d'une fausse clé, à ouvrir la grille de la grande porte d'honneur du palais de justice, dont nous descendîmes les marches d'un pas assuré, extrêmement calme et naturel... Nous étions dehors ¹²¹ ! »

Les fugitifs restèrent quelque temps cachés à La Palisse (Allier). Le 17 janvier 1944, Guérin rejoignit le Forez ¹²². Marguerite Gonon avait pris en charge le lieutenant Guérin qu'elle cacha chez elle à Feurs. Puis elle l'emmena à Pommiers où Paul Guichard lui fournit papiers d'identité et cartes d'alimentation et à Ronzier-en-Donzy, « le temps de se fiancer ¹²³ » avec Hélène Martinon.

¹¹⁵ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹¹⁶ Témoignage d'Edmond Louveau dans la *Revue de la France Libre*, n° 119, juin 1959 (repris de l'ouvrage « *Au Bagne* ». *Entre les griffes de Vichy et de la milice*, Soudan impression.

¹¹⁷ Témoignage d'Edmond Louveau, art. cit.

¹¹⁸ Témoignage Marguerite Gonon, 1946, et Edmond Louveau, art. cit.

¹¹⁹ La France libre avait peut-être promu les jeunes officiers.

¹²⁰ Témoignage d'Edmond Louveau, art. cit.

¹²¹ Témoignage d'Edmond Louveau, art. cit.

¹²² Biographie de Claude Guérin, compagnon de la Libération, site Internet de l'Ordre de la libération.

¹²³ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

Le 17 mars 1944, Guérin reçut l'ordre de rejoindre Londres. Un agent de liaison vint le chercher et le conduisit à Lyon ; de là il passa en Espagne (où il fut interné au camp de Miranda du 1^{er} avril au 1^{er} mai 1944). Libéré, il rejoignit alors la capitale britannique par avion le 13 mai. Le colonel Hettier de Bois Lambert le prit comme sous-chef d'état-major de la Mission militaire de liaison administrative (MMLA)¹²⁴.

L'entrée en scène d'Edouard Perroy

Novembre 1943 fut marqué par l'entrée en scène d'Edouard Perroy, membre des Chartes de Forez, mais qui résidait à Paris. En 1940, Edouard Perroy, malade – il était atteint de tuberculose –, n'avait pas été mobilisé. Viscéralement hostile au régime de Vichy, il fut partie prenante dans le refus, manifesté avec éclat, des membres des Chartes du Forez, en mai 1941, d'assister à la conférence de Charles Maurras à Montbrison.

En 1943, Perroy se sentit menacé, en octobre, il quitta Paris et arriva en Forez, « voyageur sans bagage » (Marguerite Gonon). Il fut d'abord accueilli par Georges Guichard « qu'il connaissait de longue date¹²⁵ ». Puis Marguerite Gonon lui trouva un asile dans la famille Martinon à Rozier-en-Donzy. Il résida ensuite à Montbrison. « Je fis connaître à monsieur Perroy (*Besson* dans la Résistance) – écrit Marguerite Gonon – monsieur Fouilleron qui avait des attaches dans la Résistance à Saint-Etienne¹²⁶. » Louis Fouilleron avait été dès 1941 l'animateur à Montbrison du mouvement du *Coq enchaîné* et l'organisateur du parachutage de la Jarlette. Interné administratif puis libéré, il avait repris ses activités dans la Loire. Perroy ne l'apprécia guère¹²⁷ – il le jugeait brouillon et imprudent – mais, grâce à lui, la liaison fut ainsi établie en avril 1944 entre Perroy et les MUR (Mouvements unis de Résistance) dont le directoire était présidé par Gabriel Calamand. Les MUR avaient été décimés en 1943 par de nombreuses arrestations. Edouard Perroy s'installa à Saint-Etienne et entra au directoire des MUR en avril 1944 ; il s'imposa rapidement par son envergure intellectuelle, son esprit de décision, ses talents de négociateur entre les différents mouvements de Résistance. Avec lui, Le groupe d'Arthun avait ainsi l'un des siens à la tête de la Résistance dans la Loire.

III. La Libération (1944)

En 1944, Marguerite Gonon mit son équipe à la disposition du capitaine Jean Marey, chef de l'Armée secrète (AS) dans la Loire, qui avait été un ami de son frère, son camarade de promotion à l'école normale de Montbrison. Elle fut désignée comme l'une des responsables de l'AS pour le secteur de Feurs.

Des armes convoitées

Peu avant la Libération, les armes cachées à Biterne furent récupérées, intactes, par les maquis de l'Allier et de la Loire. La moitié fut donnée aux résistants de l'Allier qui étaient en relation avec le groupe de Beauvoir : le colonel Colliou, chef de l'AS de l'Allier était en relation avec le groupe d'Arthun par l'intermédiaire de M. Replat, « chirurgien-dentiste de Roanne, mutilé de la guerre de 14¹²⁸ » et résistant magnifique, plus tard déporté. Mais l'état-major des FFI de la Loire, dont le capitaine Gentgen était le chef, réclamait la totalité des armes. Le conflit fut très vif et faillit mal tourner puisque le colonel Gentgen me dit en 1995 lorsque je recueillis son témoignage : « J'ai menacé Marguerite Gonon de la faire descendre si elle n'obéissait pas à l'ordre de donner des armes

¹²⁴ Témoignage Marguerite Gonon, 1946 et site Internet de l'Ordre de la libération.

¹²⁵ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹²⁶ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹²⁷ Témoignage d'Edouard Perroy au comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, 1946. Cf. notre article : Claude Latta, « Edouard Perroy », *Bulletin de la Diana*.

¹²⁸ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

à l'AS de la Loire ¹²⁹ » ; difficile de trancher sur la véracité de ce fait, mais Gentgen n'avait pas trop d'états d'âme. Finalement, on partagea et Marguerite Gonon écrit :

« [Monsieur de Neufbourg] décida de livrer les armes déposées à Beauvoir [au colonel Colliou]. Ces armes (24 FM, M. de Neufbourg en gardait [un] pour lui) et leurs munitions furent prises en charge par l'AS de l'Allier qui d'ailleurs partagea avec l'AS de la Loire. Ce fut un gros camion de la Production industrielle, sans papier, mais piloté par un chauffeur et son assistant armé, que j'emmenai à Beauvoir, pour le charger. Le voyage fut sans histoire [...] et ces FM servirent à faire de nombreux prisonniers allemands à Estivareilles et Fourchambaud ¹³⁰. »

Ce geste d'indépendance vis-à-vis des autorités nouvelles nées de la Résistance – même s'ils avaient cédé en partie – était bien dans la manière de Neufbourg et de Marguerite Gonon qui n'avaient jamais vraiment admis une autorité autre que la leur et qui ont formé dans la Résistance forézienne un groupe atypique et incontrôlable.

Les comités locaux de Libération

En mai 1944, Edouard Perroy était devenu membre du directoire des MUR, adjoint de Calamand, et reçut comme mission de provoquer la création dans la Loire de comités locaux de libération (CLL). Jacobin dans l'âme, Perroy donna des ordres stricts : les conseils municipaux qui avaient été nommés par Vichy ou qui avaient manifesté du zèle ou même une prudente approbation du Maréchal, devaient être révoqués et remplacés par des comités locaux de libération dans lesquels les différents mouvements, partis et syndicats seraient représentés.

A Arthun, en août 1944, Neufbourg prit la présidence du CLL : « Nous nous déclarâmes CLL afin d'y maintenir l'ordre ¹³¹ » ; le châtelain, le « sire », était devenu officiellement le premier magistrat de la commune... Mais Neufbourg n'avait accepté cette charge que provisoirement. Il ne fut pas candidat à la mairie lors des élections de mai-juin 1945. « Le maire élu, nous cessâmes une fonction devenue inutile ¹³². »

Neufbourg accepta aussi – provisoirement – la présidence des syndicats agricoles du département de la Loire. Marguerite Gonon déclare : « Les paysans avaient grand besoin d'un représentant de prestige ; en dépit des multiples embêtements qui avaient été leur lot [...] ils étaient regardés de travers, accusés en bloc de marché noir dont les bénéficiaires emplissaient les lessiveuses [...]. La tâche de Neufbourg ne fut pas toujours facile et j'ai souvenir d'empoignades hautes en couleur avec le préfet de la Loire, communiste ¹³³ à cette époque ¹³⁴. »

A Feurs, Marguerite Gonon fit partie elle aussi du CLL. Il siégea clandestinement, avant même la libération de la ville, à partir d'avril 1944. Il était présidé par Beau, reconnu par tous les mouvements comme chef local de la Résistance. Il était formé de Bertrand, ouvrier métallurgiste (CGT), Blondy, industriel, Bonhomme, épicier, prisonnier évadé, Couturier, ouvrier métallurgiste (PC), Dangermas, employé au cadastre (NAP ¹³⁵), Dory, employé au cadastre, membre des Equipes chrétiennes, Jordan, préparateur en pharmacie, membre des Equipes chrétiennes et Marguerite Gonon (AS, Combat, Equipes chrétiennes).

Le CLL recevait les instructions transmises par l'AS (équipement des volontaires, maquis, attaques éventuelles) et celles du CDL (comité départemental de libération) que Perroy rédigeait au nom de Calamand, président du CDL (Marguerite Gonon en avait ainsi la primeur...). Il jouait aussi le rôle d'un conseil municipal, administrant la commune.

¹²⁹ Témoignage du colonel René Gentgen recueilli par Claude Latta à Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie), 1995.

¹³⁰ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹³¹ Témoignage Neufbourg, 1946.

¹³² Témoignage Neufbourg, 1946.

¹³³ Lucien Monjauvis fut l'un des trois préfets communistes nommés en France à la Libération.

¹³⁴ Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! », *op. cit.*

¹³⁵ NAP : Noyautage des administrations publiques, organisme qui dépendait des MUR et regroupait des fonctionnaires restés à leur poste et chargés d'aider et de renseigner la Résistance.

Derniers épisodes avant la Libération

Deux épisodes marquèrent la fin de la période de l'Occupation :

- Marguerite Gonon raconte ainsi le premier : « Le 28 avril 1944, un avion américain heurta une colline, prit feu et s'écrasa au sol, avec son équipage carbonisé, sauf deux de ses membres, qui réussissaient à sauter sans parachute. Après avoir erré plus de 24 heures, ces deux aviateurs qui ne savaient pas un mot de français, finirent par arriver chez l'instituteur de Pouilly-lès-Feurs qui avertit Beau, qui me manda d'urgence car il ne savait que faire des deux rescapés. Nous allâmes les chercher dans la voiture de Girard, garagiste à Feurs et nous emmenâmes les deux Yankees – chez M^{lle} d'Havrincourt, à Bétias, sur Pommiers ¹³⁶. » M^{lle} d'Havrincourt était ainsi, une nouvelle fois, mise à contribution. Le lendemain, le Dr Eyraud de Feurs vint soigner l'un des aviateurs qui était blessé. Marguerite Gonon leur apporta du linge de rechange et, comme elle n'avait pas de pyjamas, deux chemises de nuit qui provoquèrent rires et plaisanteries interminables ¹³⁷. Londres fut averti. Les deux aviateurs, Jimmy Hedelsson et Blacky Henderson changèrent plusieurs fois de cachette avant qu'un avion ne vînt les chercher en juillet 1944.

- Le 4 juin 1944, Beau « monta un coup de main contre un dépôt d'essence de Feurs, coup de main qui réussit parfaitement ¹³⁸ ». Mais, au retour, lui et ses quatre compagnons furent arrêtés par des soldats allemands en patrouille : Blondy, Michel et Péronnet appartenaient à des « trentaines » (groupes de trente résistants) de Feurs, Manceau était un réfractaire de Vichy. Le groupe de Résistance de Feurs et le CLL clandestin étaient décapités. Tous les résistants arrêtés furent déportés à Neuegamme, d'où seul Manceau revint. Marguerite Gonon quitta Poncins pendant cinq jours pour ne pas exposer ses parents ¹³⁹.

« Les régions bienheureuses de l'histoire médiévale »

Pendant l'été 1944, le Forez fut libéré. La bataille d'Estivareilles marquait pour les Allemands de la Loire le début de la fin. Ils se repliaient vers le nord. Saint-Etienne et Roanne étaient libérés. Les résistants de Feurs se divisèrent. Marguerite Gonon se retira du CLL.

Après la Libération, vécue dans l'allégresse de la liberté et de l'indépendance retrouvées, le cours ordinaire des choses reprit aussitôt. Marguerite Gonon écrit : « Après la Libération ? Il n'y eut pas d'après pour moi. C'était fini, les *Chartes* et le *Dictionnaire topographique du Forez* ¹⁴⁰ attendaient depuis trop longtemps... ¹⁴¹ » ; elle note aussi : « Le comte de Neufbourg et moi avions rejoint, dès fin août 1944, les régions bienheureuses de l'histoire médiévale ¹⁴². »

Les Chartes continuèrent. Neufbourg était indéracinable de son domaine, un peu amer, brisé surtout par la mort de son neveu Jean, tué en Indochine, le dernier du nom de Neufbourg. Perroy était retourné à la Sorbonne. Marguerite Gonon devint ingénieur de recherches au CNRS et fit sa thèse sur les testaments foréziens du XIV^e siècle.

L'Histoire et la Mémoire

Cependant, Neufbourg et Marguerite Gonon n'oublièrent pas la période héroïque et tragique pendant laquelle ils avaient donné la mesure de leur courage et ne voulurent pas qu'elle fût oubliée. Neufbourg inscrivit cette mémoire dans son domaine : après la guerre, il fit dresser à Biterne, sur ses terres, en bordure de la route de Sainte-Agathe, une croix de plus de trois mètres de hauteur, avec, sur le socle, entre autres inscriptions, celle-ci où l'on reconnaît son style :

¹³⁶ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹³⁷ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹³⁸ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹³⁹ Témoignage Marguerite Gonon, 1946.

¹⁴⁰ Œuvre de Jean Dufour, membre de l'équipe des *Chartes*. Marguerite Gonon, secrétaire des Chartes, participa au travail de Jean Dufour.

¹⁴¹ Marguerite Gonon, « En ce temps-là... », *Cahiers d'Histoire*, 1994, tome XXXIX, n° 3-4, p. 177-190.

¹⁴² Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! », *Village de Forez*, n° 42, 1990 et dans *Marguerite Gonon parle...*, op. cit., p. 38-40.

Ici fut un asile de volontaires, un terrain d'atterrissage,
un dépôt secret de l'armée à la garde
du groupe d'Arthun. Pétrus et Marius Durand,
Jean et Pierre Merle, Claude et Charles Michel,
le comte de Neufbourg, Alfred Petit ¹⁴³,
qui rendent grâces à Dieu ¹⁴⁴.

La croix fut inaugurée et bénite lors d'une grande cérémonie religieuse. Lorsque Neufbourg fit inscrire les noms de ses compagnons sur la croix de Biterne, il demanda à Pierre Merle : « Et, toi Pierrot, qu'est ce que tu en dis ? » Celui-ci répondit : « Avoir son nom sur une croix en étant vivant, ce n'est pas rien de passer à la postérité si jeune et en ayant presque rien fait ¹⁴⁵ ! » Modestie de ces vrais résistants qui pensaient n'avoir fait que leur devoir et n'ont guère parlé de leurs exploits...

Le monument rend aussi hommage à la mémoire de quatre jeunes hommes d'Arthun ou qui en étaient originaires, morts pour la France : Jean de Neufbourg, tué à Saïgon en Indochine en 1945, Hervé de Saint-Gilles, du 58^e RA, autre neveu de Neufbourg, mort de ses blessures en 1942, Jean-Claude Duris, du 170^e RI, tué en juin 1940 et Jean Goutard, de l'AS, tué en Périgord en mai 1944.



Légende : La croix de Biterne (photo CL, 2012)

Neufbourg aurait voulu aussi que « ses hommes » eussent une décoration qui récompensât leurs mérites. Il s'y employa, avec le général Boucherie. Sans succès. En 1959, un courrier du secrétaire général du comité d'histoire de la seconde guerre mondiale – c'était l'historien et ancien résistant Henri Michel, mais il n'est pas nommé dans la lettre – revint sur cette question. Neufbourg répondit : « C'était pourtant un bon exemple que celui de ces huit hommes ¹⁴⁶ ayant sauvé leur vie de la Débâcle et pourtant consentant simplement, sans phrases ni conditions [...] à se considérer comme mobilisés avec la menace constante des policiers de Vichy et de la Gestapo ¹⁴⁷. » « J'ai dit tout cela en son temps, et sans aucun succès. C'est que tout allait aux dépendeurs de jambons,

¹⁴³ On remarque que les noms de Marguerite Gonon et de M^{lle} d'Havrincourt ne figurent pas sur ce monument : Neufbourg considérait-il que, ne résidant pas à Arthun mais à Poncins et à Pommiers, elles ne faisaient pas partie du groupe d'Arthun ?

¹⁴⁴ Texte dans : Commission du Mémorial de l'Association nationale des anciens combattants de la Résistance (ANACR), *Mémorial de la Résistance Loire*, Boën-sur-Lignon, supplément du journal *Le Résistant de la Loire*, imprimerie Dégoutte, 1996. Le texte de l'inscription met bien le mot *grâces* (« rendent grâces à Dieu ») au pluriel.

¹⁴⁵ Notice biographique de Pierre Merle par sa fille Marie-Claudette Thévenet-Merle, cf. *infra*.

¹⁴⁶ Dans sa lettre, Neufbourg donne leurs noms : par rapport au monument de Biterne, il ajoute le nom de Joseph Chaux.

¹⁴⁷ ADL, 23 J 29. Lettre du comte de Neufbourg au secrétaire général du comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, 28 février 1959 [désormais : Lettre du comte de Neufbourg, 28 février 1959].

hâbleurs appuyés par leurs amis citadins. Il est bien tard pour les gens d'Arthun à présent ¹⁴⁸. » Cette phrase est bien caractéristique de Neufbourg et souligne la mise en cause des profiteurs de la Résistance et la méfiance vis-à-vis des citadins... Il y avait aussi un éloge de Marguerite Gonon et de M^{lle} d'Havrincourt : « Toutes deux froidement courageuses ¹⁴⁹. » Neufbourg note : la croix a, d'ailleurs été attribuée « à des femmes qui n'ont pas eu l'occasion de faire le quart de ce qu'a fait » M^{lle} Gonon « qui a la carte de combattant » ; « mais je ne suis pas sûr qu'elle s'en inquiète à présent » ¹⁵⁰.

Chez Edouard Perroy, le résistant restait historien : dès 1944, il créa le *Comité national pour l'histoire de l'occupation et de la libération de la France*, incitant les résistants à donner leur témoignage. Il recueillit, en particulier, les témoignages de ses amis des *Chartes du Forez* sans oublier de donner le sien. En 1951, le comité fusionna avec le *Comité d'histoire de la guerre* fondé en 1945 et devint le *Comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale* qui publia, sous les auspices d'Henri Michel, pendant 29 ans la revue du même nom.

Marguerite Gonon donna son témoignage à plusieurs reprises : en 1946, au comité d'histoire d'Edouard Perroy – il n'est consultable que depuis 2008 et nous en avons fait beaucoup usage parce qu'il a la fraîcheur du témoignage immédiatement donné –, en 1987 à Antoine Cuisinier, témoignage publié en 2000 ¹⁵¹ ; au cinéaste Jean-Michel Bariol dans deux films télévisés « Une femme résistante » et « Pour l'honneur » qui ont été édités en cassettes vidéo puis en DVD, à Didier Nourrisson qui lui demanda ses souvenirs pour la revue des *Cahiers d'Histoire* ¹⁵². Nous sommes personnellement fiers de lui avoir demandé son témoignage sur la visite du général de Gaulle à Arthun ¹⁵³ : c'est le seul texte, souvent cité, que nous ayons sur cet épisode. Elle a eu – finalement – la Légion d'honneur qui récompensait à la fois la résistante et l'historienne, remise par Lucien Neuwirth, autre figure emblématique de la Résistance dans la Loire.



En 1948, le comte de Neufbourg et le général Boucherie qui vient de lui remettre la croix de guerre. Ils sont entourés des membres du groupe d'Arthun (Archives MC Thévenet-Merle)

¹⁴⁸ ADL, 23 J 29. Lettre du comte de Neufbourg, doc. cit.

¹⁴⁹ Lettre du comte de Neufbourg, 28 février 1959.

¹⁵⁰ Lettre du comte de Neufbourg, 28 février 1959.

¹⁵¹ Marguerite Gonon : « Marguerite Gonon parle... (la Résistance à Arthun, Guy de Neufbourg) », entretiens [recueillis en 1987] et présentés par Antoine Cuisinier, *Village de Forez*, 2000, 68 p.

¹⁵² Marguerite Gonon : « En ce temps-là... » [souvenirs de Résistance de Marguerite Gonon], *Cahiers d'Histoire*, revue d'histoire des universités de Lyon, Grenoble, Clermont, Saint- Etienne et Chambéry), 1994, tome XXXIX, n° 3-4, p. 177-190.

¹⁵³ Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! » [la visite du général de Gaulle à Arthun], *Village de Forez*, n° 42, avril 1990, p. 3-5.

De Gaulle à Beauvoir

En avril 1948, le général de Gaulle, qui était allé à Marseille (16-18 avril 1948) où il avait inauguré un monument aux morts, était passé voir l'une de ses nièces dans la région stéphanoise, et avait fait savoir par son aide de camp, le colonel de Bonneval, qu'il demanderait volontiers l'hospitalité à Neufbourg. Le 18 avril 1948, le général Boucherie, envoyé par le général de Gaulle, avait remis officiellement la croix de guerre à Neufbourg, photographié avec le général Boucherie et les hommes du groupe d'Arthun sur le perron de Beauvoir ¹⁵⁴.

De Gaulle – arrivé sans doute le lendemain 19 avril ¹⁵⁵ – s'arrêta deux jours à Beauvoir, accompagné de madame de Gaulle, de Bonneval, de son chauffeur et de deux gardes du corps. Marguerite Gonon raconte : « C'était totalement inattendu et la nouvelle suscita tout de même une certaine agitation ¹⁵⁶ » ; on mesura même le lit qui lui était destiné pour savoir s'il tiendrait ! Et on pensa à lui mettre au menu des ponchkis, beignets polonais qui devaient lui rappeler son séjour en Pologne en 1920 et, le lendemain, une « carpe magnifique ». « Pour une fois Neufbourg n'avait pas les cheveux en bataille, madame de Neufbourg était tout de bleu vêtue. Quant à moi, j'étais résolument "new look" [avec] un ensemble noir, jupe bien serrée et corsage à basques ¹⁵⁷. » Le séjour et les conversations furent détendus. Le soir, de Gaulle raconta ses démêlés avec Roosevelt et Churchill devant une tasse de camomille et dédicença une photo de lui à « Christine » alors que madame de Gaulle questionnait la comtesse de Neufbourg sur la « participation » – l'intéressement aux bénéfiques – mis en œuvre par Neufbourg avec ses employés. De Gaulle s'étonna que Neufbourg ne soit jamais venu le voir à Paris et qu'il n'ait jamais reçu aucune récompense ¹⁵⁸. Mais, la guerre finie, il était retourné à ses travaux d'historien et, si on a la satisfaction d'avoir fait son devoir, surtout on ne demande rien ¹⁵⁹.

La nuit, Neufbourg, qui craignait pour la sécurité du général – on était à l'époque du RPF et de la guerre froide – alluma un gros projecteur et fit des rondes autour de Beauvoir. Le lendemain Neufbourg présenta au général « ses » hommes, les membres du groupe de Résistance d'Arthun, pour lesquels « la poignée de main du Général et le « merci » qui suivit a été « la meilleure des récompenses » ¹⁶⁰.

La vraie « décoration » pour les hommes d'Arthun avait été, en effet, la poignée de main du Général. On a un peu l'impression que le « Sire » a reçu de Gaulle comme l'un de ses ancêtres aurait reçu le roi de France, mais avec, en plus, l'admiration personnelle et l'affection qui unit des compagnons de combat.

« Pour l'honneur »

L'histoire du groupe d'Arthun est étonnante : quelques hommes et femmes seulement, un château forézien, des caisses d'armes dans des étangs, le « maître » au milieu de ses paysans qui le suivent dans la Résistance, un professeur à la Sorbonne brusquement arrivé de Paris et devenu rapidement l'un des chefs de la Résistance dans la Loire, un membre de la famille du *Casino*, une jeune historienne intrépide par laquelle le groupe établit cependant des liens à l'extérieur, de futurs

¹⁵⁴ Archives Marie-Claudette Thévenet-Merle.

¹⁵⁵ Le 18 avril 1948, de Gaulle est à Marseille ; le 19 il arrive à Beauvoir après être passé voir sa nièce. Les 19 et 20 il est à Beauvoir. Le 21, il est revenu à Colombey-les-Deux-Eglises d'où M^{me} de Gaulle écrit aux Neufbourg une lettre de remerciement.

¹⁵⁶ Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! », *Village de Forez*, n° 42, 1990.

¹⁵⁷ Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! », art. cit.

¹⁵⁸ De Gaulle veut sans doute dire : « Aucune récompense jusqu'à la remise le jour précédent, de la Croix de guerre. » Marguerite Gonon ne devait pas être là pour cette remise de décoration et n'est pas sur la photo qui a été prise à ce moment-là.

¹⁵⁹ Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! », art. cit.

¹⁶⁰ Marguerite Gonon : « Bonjour, Général ! », art. cit.

compagnons de la Libération que l'on fait évader des prisons de Gannat et de Riom, des fermiers et des ouvriers agricoles d'Arthun. Cet « inventaire » – incomplet, bien sûr – nous rappelle quelle fut la diversité de la Résistance, de son recrutement et de ses actions.

Les chefs du groupe d'Arthun n'étaient pas, par leur vie antérieure, destinés, s'ils avaient suivi la pente de leur milieu, à se dresser contre Vichy. Ils ont, après une courte période d'hésitation qu'explique le trouble des esprits après juin 1940, fait le choix de la Résistance à Vichy : nous sommes en zone Sud et il n'y a pas d'Allemands jusqu'en novembre 1942 (sauf quelques jours en 1940). Un régime qui collabore avec l'ennemi est coupable de forfaiture et de trahison. Il manque à l'honneur. L'honneur, la patrie, la liberté : ce sont des valeurs pour tous les Français : c'est ce qui a rapproché Neufbourg, royaliste, enraciné dans sa terre de Beauvoir, Perroy, le professeur érudit, jacobin et anticlérical, Georges Guichard, chef d'entreprise passionné d'histoire, et Marguerite Gonon, la jeune égérie du groupe – « on était tous alors un peu amoureux d'elle » a dit François Dubanchet ¹⁶¹ lors d'une séance d'hommage en 1996 à l'université de Saint-Etienne. Son sens de l'organisation et sa « débrouillardise » l'ont rendue capable de trouver des solutions à des problèmes inédits ; son sens du dialogue et sa connaissance du milieu paysan lui ont permis d'ouvrir le groupe vers l'extérieur. Ils furent des intellectuels dans l'action : ce n'est pas un hasard si Neufbourg évoque, dès 1946, Marc Bloch – *Narbonne* – alors que le grand historien, fusillé en 1944 par les Allemands, n'est pas encore devenu, pour l'opinion, une figure emblématique de la Résistance. Connaître et faire connaître l'Histoire, en devenir des acteurs lorsque vient le moment de s'engager « pour l'honneur ¹⁶² », avec une précoce lucidité, contre les ennemis de la France qui étaient aussi ceux de l'Homme et de la Liberté : voilà une démarche qui justifie une vie.

L'honneur et le désintéressement ¹⁶³ : ce furent aussi les valeurs des paysans d'Arthun, engagés dans les actions du groupe (cache des armes, réception de parachutages, accueil des réfractaires), simplement héroïques et modestes. Ces hommes sont sortis de l'ombre. Quand Alfred Petit est mort, Neufbourg a fait placer, pendant la messe de funérailles, les autres membres du groupe d'Arthun debout autour de son cercueil dans une sorte de garde d'honneur ¹⁶⁴. Tous, aujourd'hui, sont morts mais ils trouvent eux aussi leur place dans l'Histoire.

C. L.

*

* *

¹⁶¹ François Dubanchet, maire de Saint-Etienne de 1974 à 1983, avait bien connu Marguerite Gonon dans les organisations agricoles de la Loire pendant la guerre. Cette séance d'hommage à Marguerite Gonon eut lieu à l'Université de Saint-Etienne (Maison des Sciences de l'Homme de la Région Rhône-Alpes) en 1996 peu de temps après la mort de l'historienne et à l'occasion de la sortie – posthume – de son ouvrage *Le passé forézien*, recueil d'articles parus dans *Paysans de la Loire* (Témoignage de l'auteur).

¹⁶² Cf. le titre du téléfilm de Jean-Michel Bariol.

¹⁶³ Le comte de Neufbourg et Marguerite Gonon, dans leur témoignage de 1946,

¹⁶⁴ Notice biographique d'Alfred Petit par Marie-Claudette Thévenet-Merle, Cf. *infra*.

Ce qu'ils sont devenus après la guerre

1/ Les membres du « groupe d'Arthun »

Ils sont retournés, on l'a dit, à leurs occupations d'avant-guerre, sans chercher à prolonger leur engagement dans une carrière politique et sans réclamer aucune récompense ou distinction.

- **Le comte Guy de Neufbourg (1888-1986)**, resta dans son domaine de Beauvoir, continuant son activité d'agriculteur, participant à l'édition des *Chartes de Forez*. Il est mort en 1986, âgé de 98 ans.

- **Georges Guichard (Feurs, 1868-1955)**, président d'honneur de la Diana, retiré dans son domaine de Jas, participa, au total, à l'édition de neuf des volumes des *Chartes de Forez*. Pour pérenniser son œuvre de mécène, il créa la Fondation Georges-Guichard.

- **Marguerite Gonon (Poncins, 1914 - Feurs, 1996)**, devint attachée de recherches puis ingénieur au CNRS, docteur ès lettres. Auteur de nombreux ouvrages et articles consacrés au Forez médiéval, conférencière, elle fut la co-fondatrice du Centre d'études foréziennes, et de l'Université pour tous.

- **Edouard Perroy (Grenoble, 1901 - Paris, 1974)** a retrouvé à la Libération ses étudiants à la Sorbonne. Historien médiéviste, il a publié de nombreux ouvrages et articles. Membre de la Diana, auteur de nombreuses communications dans son *Bulletin*, membre des Chartes du Forez. Il a fondé la société des médiévistes français et le comité d'histoire de la seconde guerre mondiale et a participé aussi à la fondation, après 1968, de l'université de Vincennes.

- **M^{elle} d'Havrincourt**, revenue dans son château de Chézy (Allier), en a dirigé le domaine agricole.

- **Les « hommes d'Arthun »**, agriculteurs à Arthun ont vécu le reste de leur vie dans leur pays natal, fiers du devoir accompli et sortant seulement de leur réserve pour être présentés à de Gaulle en 1948 ou pour témoigner, à la demande de Marguerite Gonon, dans le téléfilm « pour l'honneur » (cf. les Notices biographiques de MC Thévenet-Merle).

2/ Les « initiateurs » du « dépôt d'armes » d'Arthun

- **Lucien Gidon (1915-2001)** était attaché de préfecture. Il est entré très tôt dans la Résistance. Il fut membre du NAP (Noyautage des administrations publiques), membre du maquis de Roche-en-Forez (1944). A la Libération, il fut nommé sous-préfet de Montbrison (1944-1946). Son engagement à l'extrême gauche puis au PS ralentit ensuite sa carrière dans la préfectorale. En 1977, sous-préfet honoraire, il prit sa retraite à Montbrison.

- **Le capitaine de Loisy** termina sa carrière comme colonel. Il fit la campagne d'Indochine. Son fils, Philibert de Loisy est devenu l'historien du CDM (réseau Camouflage du matériel) dans lequel son père avait joué un rôle important.

3/ Le délégué de Londres :

- **Yvon Morandat (1913-1972), Compagnon de la Libération.**

Après sa rencontre avec Marguerite Gonon et Neufbourg, Morandat reçoit mission de se mettre aux ordres de Jean Moulin, parachuté en France au début de 1942. En 1943, de retour à Londres, il collabore avec André Philip, commissaire à l'Intérieur, et est désigné comme député à l'Assemblée consultative provisoire. En janvier 1944, il retourne en France pour assister Alexandre Parodi, délégué du général de Gaulle en France. Le 25 août, lors de la Libération de Paris, il prend possession de l'hôtel Matignon au nom du gouvernement provisoire. Après guerre, il est administrateur des Houillères. Gaulliste de gauche, il est en 1968, secrétaire d'État aux Affaires sociales.

4/ Les prisonniers de Gannat

Fait exceptionnel, quatre des prisonniers de Gannat, libérés grâce à l'action du groupe d'Arthun, ont été faits Compagnons de la Libération :

- Claude Guérin (1912-1959), Compagnon de la Libération.

Ayant gagné Londres, le capitaine Guérin débarque en Normandie le 22 juin 1944, et est chargé des liaisons avec les officiers détachés à la 3^e armée US dont il suit l'avance jusqu'à Paris. Avec le 47^e Goum, il participe aux campagnes des Vosges, d'Alsace et d'Allemagne. Il prend ensuite part à la guerre d'Indochine, puis est affecté en Allemagne et, enfin, en Algérie. Le lieutenant-colonel Guérin est décédé en 1959 à Constantine (Algérie).

- Claude Hettier de Boislambert (1906-1986), Compagnon de la Libération.

Après son évasion et deux mois de vie clandestine en France, il rejoint Londres en janvier 1943. Peu après, il accompagne de Gaulle à la conférence d'Anfa. Puis, nommé lieutenant-colonel, il participe à la Libération, combat en Normandie puis en Bretagne, blessé devant Rennes en août 1944. Après la guerre, il a mené une triple carrière : homme politique (député de 1944 à 1946 et de 1951 à 1956), haut fonctionnaire (gouverneur de la Rhénanie, puis délégué-général en Rhénanie-Palatinat, haut représentant de France au Mali (1960), puis au Sénégal (jusqu'en 1962) ; enfin, grand chancelier de l'ordre de la Libération. Il fut l'une des grandes figures du « gaullisme historique ».

- Antoine Bissagnet (1905-1944), Compagnon de la Libération

Après son évasion de Gannat, il gagne Londres en janvier 1943 et devient membre de l'Assemblée consultative d'Alger. Il reprend du service, sous-lieutenant dans le régiment de marche du Tchad (RMT) de la 2^e DB du général Leclerc et participe à la campagne de Normandie. Il est tué au combat, le 10 août 1944, au cours de l'attaque de Doucelles (Sarthe).

- Edmond Louveau (1895-1973), Compagnon de la Libération

Après son évasion, il participe aux actions de Résistance dans le secteur de Clermont, puis gagne Alger en février 1944. Il est affecté comme chef de bataillon dans l'infanterie coloniale. Après la capitulation allemande, il reprend ses fonctions de gouverneur de la France d'Outre-Mer qu'il exerce au Soudan français de 1946 à 1952. Il est décédé à Paris en 1973.

- Alexandre Ter Sarkisoff (1991), Compagnon de la Libération,

D'abord caché par la Résistance dans la Loire, il gagne Alger en avril 1944 en passant par l'Espagne et Gibraltar. Affecté à la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère, il prend part à la fin de la campagne des Vosges et à la campagne d'Alsace, puis à la réduction des forces allemandes dans le sud des Alpes. Il termine la guerre avec le grade de capitaine.

En novembre 1945, il est nommé administrateur de la France d'Outre-Mer, en poste en Indochine de 1946 à 1953, puis en Afrique où il devient directeur de cabinet du haut commissaire Pierre Messmer à Abidjan en 1954, chef de la région du Nord Cameroun (1956) puis préfet de la région Bamiléké (1958). Il est décédé à Nice le 17 octobre 1991.

- Le lieutenant Ploix,

Ayant quitté la France par l'Espagne, le lieutenant Ploix arrive à Casablanca en décembre 1943. Il participe en 1944 aux opérations du débarquement de Provence comme commandant de *La Moqueuse*. Après la Libération, la carrière de Ploix est rapide : commandant de l'aéronavale en Indochine, vice-amiral en 1961. Favorable à l'Algérie française, il reste cependant dans l'obéissance mais témoigne en faveur de camarades emprisonnés pour avoir adhéré au putsch des généraux d'avril 1961 ou pour avoir participé à l'OAS, ce qui lui vaut d'être placé en disponibilité en octobre 1962. Le vice-amiral Ploix est mort en 1985.

- Nous n'avons pas trouvé de renseignements sur le quartier-maître de réserve Pécheral et sur le quartier-maître Jouan.

Les compagnons de Résistance du comte de Neufbourg

- notices biographiques -

Marie-Claudette Thévenet-

Merle



I. Pétrus Durand (1911-1968)

Sur la photo du groupe d'Arthun de gauche à droite : le sixième Pétrus naît le 14 août 1911 à Cezay.

Il est décédé le 19 mars 1968, à l'âge de 58 ans. A sa naissance, ses parents étaient régisseurs du domaine de "Prandière" à Cezay. Vers 1925, Pétrus avait 13 ans lorsque la famille s'est installée à Arthun au "Besset". Ils étaient agriculteurs, *propriétaires*.

Une petite anecdote : pour rénover la maison d'Arthun, presque tous les soirs pendant des semaines, ils descendaient un tombereau de pierres de Cezay. Pétrus s'est marié avec Marie-Louise Chevaleyre.

A la naissance de leur fils Pierre, dit Pierrot, le 16 juillet 1939, le couple résidait à Boën, à côté du château Moizieux. Pétrus travaillait à l'usine métallurgie Moizieux.

Vers 1941, ils s'installèrent fermiers à Arthun aux "Breteaux ". Cette ferme appartenait au comte de Neufbourg. Son épouse, Marie-Louise, a été souvent sollicitée en tant que cuisinière au château. Pétrus a été le chauffeur du comte de Neufbourg. C'est un véhicule qui fonctionnait au gazogène. Pétrus fabriquait tout le charbon de bois nécessaire pour ce véhicule.



1943, Pétrus avec le gazogène dans la cour du château.

Pétrus était très proche de M. le comte, il a participé à de nombreuses missions avec ce dernier. Entre autres emmener cacher des réfractaires, ravitailler des maquis en armes.

A Pétrus Durand, sergent du groupe
D'A.S. d'Arthun, ravitailleur des maquis
en armes, munitions, vivres et autos
Ton camarade
Henri Bourry
Noël 1946

Une carte du comte de Neufbourg à Pétrus Durand

En 1950, Le couple quitta le château et sa ferme du "Breteaux". Les Durand s'installèrent aux "Trouillières" à Arthun où ils sont devenus agriculteurs dans la ferme familiale Chevaleyre. Pétrus est décédé en 1958, son fils Pierrot prendra la suite...



Pétrus et son épouse (indiqués par une flèche)

(Sources : entretien de Marie-Claudette Thévenet-Merle avec M^{me} Durand, belle-fille de Pétrus Durand).

II. Marius Durand (1914-1978)

Sur la photo du groupe d'Arthun, il est le premier à gauche.

Marius Durand naît le 25 septembre 1914 à Cezay. Il est décédé le 14 novembre 1978. A sa naissance, ses parents étaient régisseurs du domaine de Prandière à Cezay (Loire). Vers 1925, ils sont installés à Arthun au Besset. Marius avait 11 ans. Ils étaient devenus propriétaires agriculteurs.

Marius n'était ni un fermier, ni un employé du comte de Neufbourg, mais comme de nombreux paysans d'Arthun, il allait pêcher les étangs. La saison de pêche durait environ de novembre à fin mars. Ces journées lui étaient payées. C'était aussi l'occasion de ramener du poisson frais à la maison : une carpe, une petite friture de gardons et deux ou trois tanches.

Son frère, Pétrus, était le chauffeur du château c'est ainsi que, naturellement, Marius s'était retrouvé à faire partie du groupe d'Arthun. Marius a très peu parlé de cette période à sa famille. Il a participé au camouflage des armes. A la fin de la guerre, il s'est marié avec Delphine Robert. Ils ont eu deux enfants. Ils sont restés sur l'exploitation familiale.

Pendant plusieurs années, dès le mois de novembre, Marius Durand a continué à participer à ces journées de pêche d'étangs. C'était une activité fatigante, mais qui lui plaisait beaucoup. Il retrouvait une ambiance de camaraderie avec des casse-croûte inoubliables.

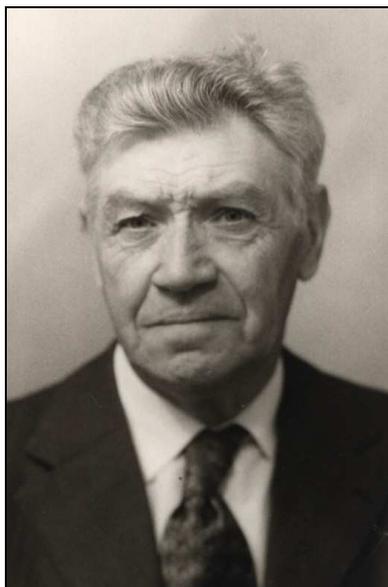
Delphine Robert, la femme de Marius Durand, est la sœur d'un résistant FTP : Jo Robert bien connu à Boën. Deux de leurs frères sont morts en camp de concentration. (Sources : Entretien avec M^{me} Marius Durand (Delphine Robert). Entretien (il y a plusieurs années) avec Jo Robert).

III. Jean Merle (1918-1999)

Sur la photo du groupe d'Arthun de gauche à droite, il est le septième.

Jean Merle naît le 23 septembre 1918 à Arthun. Il est décédé le 26 juin 1999. Il était le frère de Pierre Merle. Il va à l'école primaire d'Arthun. Dès l'âge de 13 ou 14 ans, après son certificat d'études, il entre comme ouvrier agricole au service du comte de Neufbourg.

Jean s'est marié le 13 avril 1942 à Arthun avec Marcelle Massard (Arthun, 17 juin 1920 - 25 février 1983). Marcelle était la fille de Benoît Massard et de Jeanne Crozet ¹⁶⁵.



Jean Merle et Marcelle Massard

Jean et Marcelle Massard habitaient à la Loge une ferme qui se trouve sur la route Arthun - Sainte-Foy-Saint-Sulpice. Cette maison est entourée d'étangs. Elle appartenait au comte de Neufbourg. Ils étaient tous deux à son service :

Jean était chargé de surveiller et d'entretenir les étangs, les viviers. Marcelle, son épouse, organisait et confectionnait les repas pour les nombreux chasseurs et les casse-croûte ou repas pour les pêcheurs, de novembre à fin mars. Elle faisait aussi de la comptabilité pour le comte de Neufbourg. Elle avait énormément de travail. Parfois elle se faisait aider par les membres de sa famille et de celle de son mari.



La ferme de la Loge en 1945 entourée d'étangs

¹⁶⁵ Marcelle Massard était la sœur de Georges Massard marié avec Marie Merle sœur de Jean. Elle est aussi la demi-sœur de Colette Thiallier et de Maguy Maitre.

Dès 1940, Jean Merle fit partie du groupe d'Arthun et a participé activement aux nombreuses missions...

A partir de fin 1942, Jean et Marcelle prirent tous deux d'énormes risques. A la Loge, ils ont caché de nombreux réfractaires, avant qu'ils ne soient envoyés dans d'autres lieux plus sûrs. Ce ne fut pas facile : les caractères de certains d'entre eux n'étaient pas simples. C'était parfois, des jeunes hommes, peu dociles, qui refusaient quelquefois de rester cachés sans faire de rencontres.

Le comte de Neufbourg, se tenait toujours sur ses gardes. Lorsqu'il devait se rendre à des cérémonies religieuses à l'église, il ne prenait plus la place qui lui était réservée, mais il se tenait près d'une sortie au cas où il serait pris...¹⁶⁶.

En juillet 1940, lorsque le comte de Neufbourg reçut tout le matériel à cacher, il eut l'idée de camoufler le poste émetteur et la voiture dans un bois de taillis à proximité de l'étang Totte.

A cet endroit, loin de tout, il fit construire un long tas de fagots, ce qui à l'époque était courant puisque l'on se chauffait au bois, il n'attirerait pas de soupçons s'il n'était pas trop large. Ainsi fut fait, les hommes firent du bois et mirent la voiture sous une bâche puis sous les fagots. Le poste émetteur fut placé à l'intérieur du tas dans une sorte de « placard », pour pouvoir y accéder en cas de besoin, il fallait enlever quatre fagots.

Les étangs avaient souvent besoin de surveillance, les allées et venues du comte de Neufbourg ou de ses hommes passaient ainsi inaperçues pour tout le monde¹⁶⁷.

Certaines caisses de munitions immergées dans les étangs s'étaient éventrées et plusieurs années après, on retrouvait, lors des pêches, des balles de mitrailleuses et grenades. Lors de la pêche, les hommes les ramenaient chez eux. Ils ne savaient qu'en faire, ils ne pouvaient pas les laisser traîner, pensaient-ils, si des enfants de passage les trouvaient ce pourrait être dangereux. Ils les rangeaient dans des caisses dans un coin de leur atelier. Ce que ces parents bien intentionnés n'avaient pas prévu et ont ignoré, c'est que leurs propres fils s'en amusaient lorsqu'ils restaient seuls à la ferme. Heureusement, rien de grave n'est arrivé seulement de grosses frayeurs et ces souvenirs furent racontés longtemps au repas de familles ou entre copains¹⁶⁸.

Vers 1960, Jean et Marcelle Merle quittent la Loge. Marcelle tenait un petit commerce, une droguerie, à Boën, à la place de M. Jette. Jean était marchand de bestiaux. Vers 1963, ils s'installèrent définitivement au bourg d'Arthun, chez une tante âgée qui tenait une épicerie.

Jean allait ainsi avoir sa propre ferme, il devint éleveur de porcs et producteur de lait. Le couple a eu deux enfants : deux garçons : Bernard et Georges. Jean et Marcelle ont élevé leurs quatre petits-enfants, à la suite du divorce et du décès de leur fils Bernard.

(Ce récit a été rédigé d'après les souvenirs que Jean et Marcelle Merle).

IV. Pierre Merle, dit *Pierrot* (1923-2010)

Sur la photo du groupe d'Arthun, de gauche à droite : le deuxième. Pierre Merle, mon père, naît le 20 mars 1923 à Arthun. Il est décédé le 25 mai 2010 à Montbrison à 87 ans. Pierre Merle était le fils de Gabriel Merle, agriculteur (Arthun, 1888-1924), et de Louise Chetard (Renaison, 1890 – Arthun, 1978).

Gabriel, mobilisé en 1914, blessé, mort en 1924 fut déclaré « mort pour la France » en 1926. Le frère aîné de Gabriel, l'abbé Mathieu Merle (1886-1973), fut membre de l'équipe des *Chartes du*

¹⁶⁶ Récit de Colette Thiallier, sœur de Marcelle Merle-Massard.

¹⁶⁷ Souvenirs personnels de l'auteur : anecdote que Jean Merle avait racontée à sa nièce Marie-Claudette. Récit confirmé par Jean Poyet et Pierre Merle.

¹⁶⁸ Souvenirs de Marie-Claudette Merle et de quelques-uns de ses camarades.

Forez dirigée par le comte de Neufbourg. Pierre appartenait à une fratrie de quatre enfants, dont Jean, lui aussi membre du groupe d'Arthun.

L'enfance et la scolarité



Pierrot n'avait que 16 mois lorsque son père est décédé. Bien qu'il soit orphelin, il a eu une enfance joyeuse... L'abbé Merle était son tuteur ainsi que celui de ses frères et sœurs. Il a été entouré de femmes : tantes, cousines, ce fut un enfant choyé. Il a une adolescence agréable avec sa bande de copains dans le village.

Pierre est d'abord allé à l'école primaire du village puis en 1932 – 1933, est entré en 6^e chez les frères à Boën où il est resté en pension. Pierrot a été marqué par la mort de plusieurs enfants atteint de tuberculose ou poliomyélite.

Devant cette "épidémie", sans en parler aux parents, les prêtres vaccinèrent tous les enfants. Pierrot a bien failli mourir à son tour, sa mère l'avait déjà fait faire par précaution pour le tranquilliser. Ils le revaccinèrent, ils ne voulurent pas le croire pensant qu'il avait peur des piqûres...

Pierre à l'âge de 14 ans

De 1933 à juillet 1936, pendant trois ans, Pierre part en pension au petit séminaire à Montbrison. L'abbé Merle, qui était son tuteur, l'a fait instruire pour qu'il devienne prêtre. Il a abandonné ses études au niveau de la quatrième (il ne voulait pas devenir prêtre). Il est devenu ouvrier agricole au service du comte de Neufbourg.

Dès 1940, Pierre Merle fit partie du groupe de résistance d'Arthun :

Il a participé au camouflage des armes dans les étangs... Lors de ces virées nocturnes, Pierrot a toujours eu le sentiment de n'avoir « rien fait d'important » même s'il avait peur. « Lorsque l'on a à peine 20 ans, on ne se rend pas toujours compte des dangers » disait-il et il ajoutait : « Il fallait le faire, nous faisons confiance à M. le comte. Nous avons tous peur, même lui. En fait, nous avons peur pour nous mais surtout pour nos familles. »

Le souvenir du premier parachutage dans la nuit du 25 septembre 1942 était resté pour lui un événement inoubliable. Ils étaient cinq hommes couchés sur le dos disposés en croix avec leur lampe dynamo sur la poitrine pour orienter la lumière vers le ciel. Il fut très impressionné par l'arrivée de cet avion larguant les parachutes. Il se souvenait de ce vrombissement d'avion, à cette époque c'était plutôt rare, en attendre un était une scène extraordinaire pour lui et les autres.

La croix était composée de cette façon :

- Trois hommes pour faire le montant de la croix et deux autres de chaque côté pour en faire les bras.

- Lui-même Pierre Merle, Charles Michel, Jean Merle figuraient, avec leurs lampes, le montant de la croix et, de chaque côté Claude Michel et Pétrus Durand marquaient les extrémités des bras de la croix. Une croix, vue du ciel, ne pouvait pas se confondre avec les reflets d'eau des étangs.



Ensuite, pendant la nuit, il fallait cacher tout ce qui avait été parachuté. Nous l'avons raconté dans la notice biographique consacrée à Claude Michel.

Lorsque à la fin de la guerre, le comte de Neufbourg fit inscrire leurs noms sur la croix de Biterne, ce dernier lui demanda : « Et, toi Pierrot, qu'est ce que tu en dis ? »

Il répondit : « Avoir son nom sur une croix en étant vivant, ce n'est pas rien de passer à la postérité si jeune et en ayant presque rien fait ! »

De mars à novembre 1943, Pierre Merle a été appelé pour faire les chantiers de jeunesse à Cretonay dans le Jura. Il en a gardé de bons souvenirs de camaraderie. Il avait fait des coupes de bois, les vendanges chez un vigneron qui tenait aussi un café dans le Beaujolais à Chanas. Il a fait aussi un séjour chez les pompiers de Lyon, séjour qu'il avait très apprécié.

Pierre Merle en 1943, en tenue au chantier de jeunesse : pantalon de golf vert, blouson en cuir, béret des chasseurs alpin (la Tarte)

Une autre anecdote qu'il m'a racontée : *La peur de sa vie*

A Arthun, une nuit, des jeunes résistants qui ne faisaient pas partie de ce groupe, mais qu'ils connaissaient bien, avaient dessiné des croix gammées sur cinq maisons du village.

Le lendemain ou le surlendemain, le jeudi, Pierrot et son copain Jean Goutard¹⁶⁹ s'étaient rendus au marché à Boën. Ils entrèrent dans un café, il était bondé, la salle était petite, les tables serrées les unes contre les autres. Soudain, un silence se fit car un homme les regardait depuis un moment, ce qui attira l'attention de tous. Il lança cette phrase :

- « Y en a, au lieu de faire les malins avec le comte et de marquer des maisons au fer rouge, qui devraient bien faire attention à eux... » Et, en s'adressant aux autres :

- « Vous autres, y en a pas un, qui ira chercher les gendarmes pour leur régler leur compte à ces deux là ? »

Une peur panique les envahit tous deux, d'un bond, se sentant pris, ils durent monter sur les tables pour s'enfuir. Pierrot a senti qu'on essayait de lui attraper les jambes. Ils rentrèrent directement à Arthun. Ce jour-là, il m'avoua qu'il a eu la peur de sa vie bien plus que de cacher les armes et d'autres moments forts de son existence.

Le 10 janvier 1944, Pierre Merle refusa de partir au Service du travail obligatoire (STO). Il aurait dû partir en Normandie d'après Marie Debard qui l'avait reçu à la préfecture. Il a été réfractaire avec tous les dangers que cela comporte... Il s'est caché dans des fermes. En premier, à Pouilly-les-Nonnains chez Sylvestre Bachelet, son oncle, ensuite il revint à Arthun à la Loge chez son frère Jean, à Biterne chez Antoine Poyet puis il dut repartir à Pouilly-les-Nonnains. De retour à Arthun, il alla chez Mangavel à Bussy-Albieux, où il y reste du lundi de la Pentecôte jusqu'à la libération autour du 20 août 1944.

¹⁶⁹ Jean Goutard (1923-1944) était un réfractaire qui s'engagea dans un réseau de résistance armée du Sud-Ouest . Il fut abattu en 1944 par les Allemands à Saint-Amand-de-Verget (Dordogne).

A Biterne, ils étaient plusieurs réfractaires : André Thomas, de Souternon, Bonardel qui travaillait dans une banque à Feurs, Jean Venet d'Arthun, et Pierrot.

Le vétérinaire de Boën était venu en vélo vacciner les dindes de chez Poyet. Il était midi, dès son départ de la ferme, tous se mirent à table avec la famille Poyet. Ils furent surpris, le vétérinaire était de retour, il jeta son vélo contre le mur et s'exclama : « Vite les Allemands arrivent ! » Tous se levèrent et d'un bond sautèrent par la fenêtre de derrière. D'une rapidité époustouflante la famille Poyet ramassa la table ne laissant que leurs assiettes et reprirent leur repas, comme si rien ne s'était passé devant les yeux ébahis des enfants. En attendant la visite des Allemands... Le vétérinaire est reparti en vélo.

Les réfractaires se rendirent à l'étang en rampant, se placèrent sur un radeau en jonc fait pour ce genre d'événements. Ils restèrent sur ce radeau, au milieu des roseaux, trois jours durant ¹⁷⁰. Jean et Claudette âgés d'une dizaine d'années leur apportaient leurs repas. Les enfants n'en ont jamais parlé car ils avaient peur !

1945, à la fin de la guerre, Pierrot fit son service militaire pendant 10 mois à la base d'Aulnat (Puy-de-Dôme), à côté de Clermont-Ferrand.

Après la guerre, Pierrot a repris son service auprès du comte de Neufbourg, tout en achetant des terrains pour lui, pour, plus tard, avoir sa propre ferme. Il fut aussi garde-chasse pour les propriétés d'Arthun du comte Desvernay ¹⁷¹.

Pierrot s'est marié le 7 juillet 1949 à Arthun avec Jeanne Dubruc (1931-2000). Au début de leur union, le couple vit chez Louise, la mère de Pierre, au bourg d'Arthun et c'est dans cette maison qu'ils reviendront en retraite en 1985.

En avril 1956, le couple a acheté une ferme au Pied-du-Mont à Arthun. Cette exploitation a prospéré, et lorsque l'heure de la retraite a sonné, Jacques, un de leur fils, a repris la suite. Le couple a eu 10 enfants.

V. Charles Michel (1918-2002)

Sur la photo du groupe d'Arthun, il est le troisième en partant de la gauche

Charles Michel naît le 13 septembre 1918 à Arthun. Il est décédé le 19 février 2002 à Montbrison. Ses parents, agriculteurs, habitaient à Arthun aux Rameaux. C'était une famille de huit enfants dont deux sont décédés en bas âge. Les deux fils ont fait partie du groupe d'Arthun.

Le père était un ancien combattant de la guerre 1914-1918. Il est décédé en 1924. A son retour de la guerre c'était un homme très affaibli et malade.

Charles était journalier chez le comte de Neufbourg et travaillait aussi sur la ferme familiale auprès de sa mère. Sa participation au groupe d'Arthun : tout comme le reste du groupe, il a participé au camouflage des armes, à la soirée du 25 septembre 1942, etc.

Charles s'est marié vers 1945, le couple était locataire d'une ferme qui appartenait à M Gérifaud (Actuellement maison Gaillard). Ensuite, ils ont été locataires chez le comte de Neufbourg, dans la ferme du parc du château ¹⁷².

¹⁷⁰ Le récit de cet événement (le radeau, cachette des réfractaires à Biterne) me fut confirmé par Jean Poyet fils d'Antoine Poyet, alors, qui se souvient toujours de cette scène.

¹⁷¹ Le comte Desvernay, neveu par alliance du comte de Neufbourg : il avait épousé Arya, fille de Jean de Neufbourg.

¹⁷² Actuellement la maison du Gîte de Marie-Claude Thevenet.



A droite : Charles devant son grand frère Claude

Après la guerre, vers 1950, le comte de Neufbourg avait besoin d'un logement pour installer une famille des réfugiés polonais ¹⁷³. C'est à cette occasion que Charles a pris la décision de partir à Montbrison pour entrer à l'usine Meudon et sa femme a tenu une petite mercerie à Montbrison.

Ensuite, Charles Michel et sa femme se sont installés en tant que fermiers dans une petite ferme à L'Hôpital-le-Grand. Puis le couple a acheté une ferme à Épeluy, commune de Sury, où ils sont restés jusqu'à leur retraite. Veuf, Charles Michel a loué une maison à Sury-le-Comtal où, par la suite, il est entré à la maison de retraite.

Sources : entretien avec M^{me} Castor, nièce de Charles Michel.

VI. Claude Michel (1905-1984)



Sur la photo du groupe d'Arthun, il est le huitième en partant de la gauche.

Claude Michel naît le 12 septembre 1905 à Arthun. Il est décédé le 28 septembre 1984 à Montbrison. Ses parents agriculteurs habitaient à Arthun, aux Rameaux. C'était une famille de huit enfants dont deux sont décédés en bas âge. Les deux fils ont fait partie du groupe d'Arthun. Claude est l'aîné, son petit frère Charles est le 3^e sur la photo du groupe d'Arthun.

Claude à bicyclette

Le père de Claude Michel était un ancien combattant de la guerre 1914-1918. A son retour de la guerre c'était un homme très affaibli et malade. Il est décédé en 1924.

¹⁷³ (parents de Joseph WRYCINSKI dit Stacou).

Claude, étant l'aîné, a dû très vite travailler pour aider ses parents et élever son frère et ses sœurs. Il n'allait à l'école que l'hiver, de novembre à Pâques, sa mère avait trop besoin de lui pour le travail de la ferme. Il faisait des journées "à droite ou à gauche", pour ramener de l'argent au foyer ou pour lui.

Claude s'est marié en 1929, le couple s'est installé à Boën. Il a travaillé à l'usine Gauchon. Ce travail ne lui convenait pas. Se sentant enfermé, il a voulu repartir dans l'agriculture.

Vers 1932, Claude est devenu régisseur dans l'Allier chez M^{lle} Hélène d'Havrincourt (une cousine du comte de Neufbourg). Le domaine était situé au lieu-dit les Louteaux, commune de Chézy, canton de Chavagnes (Allier). Ce métier, où il fallait commander les autres, ne lui a pas plu.

Il est revenu à Arthun, pour devenir fermier du comte de Neufbourg à Biterne. Cette maison, aujourd'hui disparue, était située à côté de la réserve de Biterne. Le bâtiment était en mauvais état. Claude et sa femme se sont installés dans une autre ferme (la ferme Joly) pas très loin de la première, où ils sont restés de 1937 à 1951.

La participation au groupe de résistance d'Arthun :

- Claude a participé aux camouflages des armes.

- Dans la nuit du 25 septembre 1942, les opérations se déroulaient tout près de chez lui. Ses filles ont vu ce parachutage, qu'elles ont pris pour des parapluies qui tombaient du ciel... Elles n'en ont jamais parlé à quiconque. Après le parachutage, il fallait vite ramasser les containers. Ils ont été cachés dans une étable où préalablement on avait confectionné une fausse crèche, avec un faux fond.

Ainsi, sous le nez du bétail, ils pouvaient attendre quelques jours pour être transférés. La toile des parachutes était brûlée dans la chaudière. Cette dernière, tournait à plein régime. Il ne fallait pas en laisser ne serait ce qu'un petit bout. Une de ses filles en avait gardé un tout petit bout pour habiller sa poupée, sa mère le voyant lui dit « Oh ! Malheureuse ! » et jeta aussitôt ce tissu dans le foyer de la chaudière. La réaction de sa mère l'avait tellement surprise, qu'elle comprit aussitôt sa frayeur. Ses parents avaient peur et c'est sans doute pour cette raison qu'elles n'ont jamais parlé. Les enfants ne savaient pas pourquoi mais elles ressentaient qu'un danger était bien réel !



Claude revenant de la chasse

Une autre fois, des réfugiés espagnols en quête de lait s'étaient arrêtés chez eux. Ils étaient assis sur la margelle du puits. Claude rentrait à bicyclette, ayant croisé sur la route des Allemands à la recherche de réfugiés ou de réfractaires. Lorsqu'il vit ces Espagnols, il leur fit signe de le suivre et les emmena derrière la maison dans les roseaux de l'étang. Il leur fit comprendre qu'il reviendrait les chercher lorsque le danger serait passé. Les Allemands étaient entrés dans la cour juste après cette scène. Claude leur a sauvé la vie, ça s'est joué à quelques minutes !

Claude perd sa femme en 1949. Sa fille aînée s'était mariée. Il est revenu vivre auprès de sa mère aux Rameaux en mars 1951 et il a travaillé à son compte sur la petite ferme familiale

Claude s'adonnait à trois passions, la lecture, la chasse et la vannerie dont il partageait avec plaisir son savoir.

Ses enfants :

- L'aînée, Marcelle, est née à Boën en 1930, s'est mariée en 1949 avec Paul Payet (Paul était à Crotenay (Jura) avec Pierre Merle aux chantiers de jeunesse)

- Sa seconde fille, Micheline, est née à Chézy en 1932. Elle s'est mariée en 1952 avec Hector Turpin, militaire.

- Marie-Joe est née en 1938 dans la *maison Joly*. Elle s'est mariée en 1961 avec Robert Castor. A la retraite, ils sont venus s'installer dans la ferme familiale, aux Rameaux.

(Source : Ce récit est réalisé avec la participation de M^{me} Marie-Joe Castor, fille de Claude Michel)

VII. Alfred Petit (1891-1974)

Sur la photo du groupe d'Arthun, il est le quatrième en partant de la gauche.

Alfred Petit naît le 21 octobre 1891 à Ciez dans le département de la Nièvre. Il est décédé en juin 1974. Il était issu d'une famille d'agriculteurs et d'une fratrie de deux garçons. Il s'était marié avec Lucie Labbé originaire de Panissières (42). Ils eurent un fils, Daniel.

Lorsque la guerre éclata en 1914, Alfred Petit venait de faire deux ans d'armée. A peine revenu de son service, il fut mobilisé pour la guerre 1914 -1918. Pendant le conflit, il a été prisonnier en Allemagne. A son retour, il laissa la ferme à son frère. Il décida d'entrer dans une école de gendarmerie pour devenir gendarme. Il fut muté dans différents endroits, puis il fut nommé chef-brigadier à Saint-Haon-le-Châtel où il fit la majorité de sa carrière, jusqu'à son départ en retraite.



Alfred Petit et sa femme

Lorsque la seconde guerre mondiale éclata, Alfred Petit avait presque 50 ans. En 1941, il ne se sentit pas rassuré devant la tournure que prenaient les événements, il demanda sa retraite. Encore très alerte, il rechercha un petit emploi pour passer avec sa femme, le reste de leur vie tranquille... La vie lui joua un tour à sa façon. Il tomba sur une annonce qui disait : « Cherche homme sachant monter à cheval et ayant une certaine connaissance du bétail. » Il savait monter et pour le bétail, il se souvenait de sa jeunesse, on verrait bien... Ainsi fut fait, en 1941, il arriva à Arthun. Le comte de Neufbourg le nomma garde de sa propriété. Tous les jours, les deux cavaliers faisaient le tour de la propriété pour aller voir les 300 vaches. Il y avait 10 parcs avec chacun 30 bêtes. Sa tâche consistait à surveiller que les parcs avaient été bien refermés par des ramasseurs de champignons, une bête pouvait être blessée ou en difficulté...

Le travail était plaisant, Alfred Petit et sa femme étaient logés dans la maison de l'ancienne école des sœurs (aujourd'hui la maison Gaumond) qui appartenait au comte de Neufbourg. Ils avaient trois vaches, des poules... Sa femme prit un réel plaisir à apprendre à faire le beurre et les fromages. Ils se firent des amis...

La vie aurait pu être douce, si le comte de Neufbourg n'avait pas fait partie de l'AS. Lucie, après de longues nuits d'angoisse ou autres événements, disait à son mari : « Que sommes-nous donc venus faire dans cette galère ? » Ils étaient là, et restèrent. Alfred participait aux missions nocturnes et accompagnait le comte de Neufbourg. Etant garde, il passait toutes ses journées au château. Il était présent lors de l'arrestation mouvementée du comte de Neufbourg.

Une ou deux fois, il est arrivé que, lorsque la Gestapo ou les Allemands passaient au château en demandant de voir Monsieur, il les recevait, en parlant fort en disant que « M. le comte était absent » pour que ce dernier ait le temps de prendre le large. Avec la peur, ils passèrent ainsi ces quelques années, eux qui avaient voulu passer une retraite tranquille loin des événements ! En 1950, Alfred Petit et sa femme remontèrent à Panissières dans le village d'origine de Lucie. Ils purent enfin passer quelques années tranquilles, loin des guerres et de l'armée. Son fils se maria avec une fille dont les aïeux étaient d'Arthun.

Lors de son enterrement, le comte de Neufbourg voulut lui rendre un dernier hommage, il fit placer les membres du groupe de chaque côté de son cercueil. Ils restèrent ainsi tout au long de la cérémonie. Les gendarmes avaient eu la même idée et firent de même...



Enfin, une retraite paisible

Au chef Alfred Petit, gardien des
60 tonnes de matériel de guerre de l'AS,
mon camarade du groupe d'Arthun,
Noël 1956
Neufbourg

La dédicace du comte de Neufbourg à Alfred Petit

(Sources : Entretien avec M^{me} Daniel Petit, belle-fille d'Alfred Petit)

A ces sept membres du groupe d'Arthun, nous avons ajouté la biographie de Joseph Chaux : le comte de Neufbourg lui-même l'intègre dans sa liste des membres du groupe d'Arthun en 1959 dans une lettre qu'il adresse au secrétaire général du Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale.

VIII. Joseph Chaux (1894-1962)

Joseph naît le 14 octobre 1894 à Noirétable au hameau de la Roche. Ses parents étaient Gaspard Chaux, forgeron de ce même hameau, et Céline Vial (respectivement 24 ans et 19 ans lors de sa naissance). Joseph s'est marié le 24 novembre 1922 à Bussy-Albieux avec Antoinette Salazard. Ils eurent une fille, Yvonne. Joseph est décédé le 1^{er} août 1962 à Arthun.

Joseph fut un ancien combattant de la guerre 1914-18. Il fit toute la guerre qu'il termina à Verdun où il fit connaissance du lieutenant J. Massard (surnommé *le Lieutenant*, qui habitait à Arthun). Ils devinrent amis. Joseph était boucher détaillant abatteur. Joseph et son épouse s'installèrent à Arthun, ils tinrent une boucherie au bourg, située à l'angle de la rue Saint-Sixte.



Carte d'ancien combattant

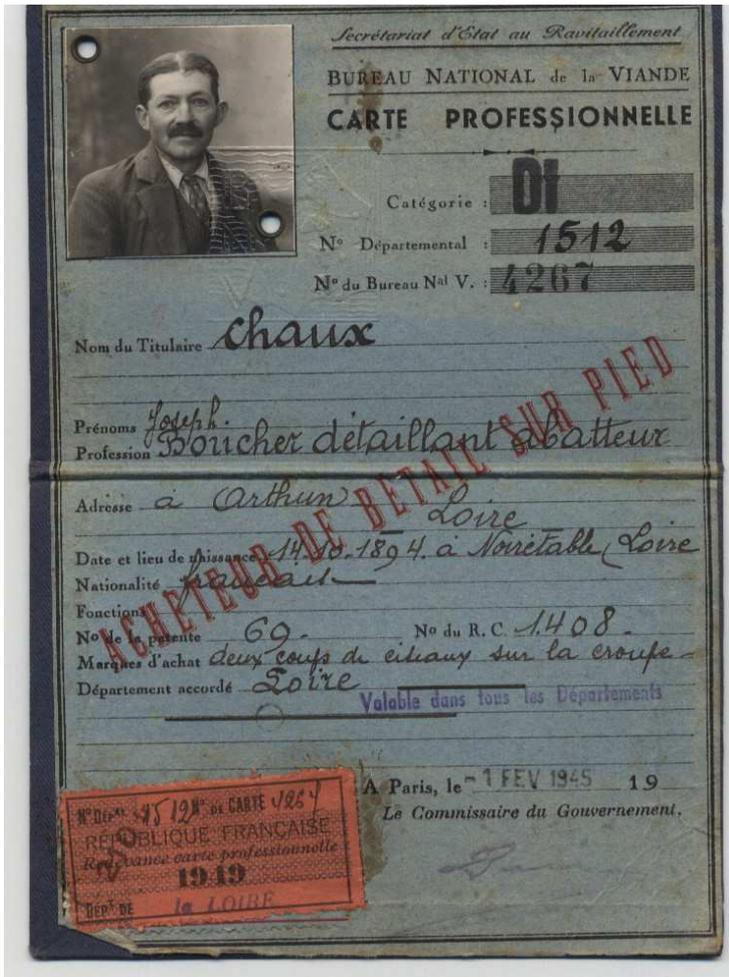
Caractère et opinions

Joseph Chaux est décrit comme très indépendant, volontaire. En politique, il se déclare volontiers communiste, hostile à la noblesse et anticlérical. Il entraînait souvent en conflit avec ceux qui ne partageaient pas ses idées. Les relations avec le comte de Neufbourg étaient houleuses. Les disputes étaient fréquentes entre eux. Il ne voulait surtout pas être commandé par un noble ! Cependant, à la fin de guerre, les deux hommes s'acceptèrent et se respectèrent. Ils travaillèrent ensemble : le château devint un client de Joseph Chaux et le comte de Neufbourg lui vendait des bêtes.

Ses actions

Bien qu'en désaccord avec le comte de Neufbourg, Joseph participa au camouflage des armes en novembre 1940. Il y avait 60 tonnes d'armes et de munitions à cacher et toutes les bonnes volontés arthunoises de gauche ou de droite devaient être les bienvenues.

Il a participé aux divers parachutages à Bussy-Albieux avec entre autres Pierre Dalbègue, son ami, et bien sûr les hommes du comte de Neufbourg. C'était un résistant indépendant, ayant des relations avec d'autres mais il ne faisait partie ni de l'AS ni du groupe du comte de Neufbourg, ni du groupe de Saint-Germain-Laval.



Il a caché dans une chambre, au-dessus de sa boucherie, des réfractaires ou des jeunes gens recherchés par les Allemands ou la Gestapo, seulement pendant deux ou trois jours, le temps de les faire partir plus loin. Il cacha, entre autres, Etienne Massard. En janvier 1944, il avait pris un risque énorme en cachant Augustin Roche, 17 ans, jeune résistant arthunois qui était engagé dans le mouvement de Saint-Germain-Laval. Il était recherché activement par les Allemands auquel il avait échappé de justesse. Son camarade Georges Fully, 16 ans, avait été arrêté et déporté à Dachau où il resta 12 mois

Carte professionnelle de Joseph Chaux

Ce récit a été réalisé en partie d'après l'entretien passé avec d'Yvonne Reynaud, la fille de Joseph Chaux.

Marie-Claudette Thévenet-Merle

Cahiers de Village de Forez

n° 113, 4^e trimestre 2012

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison